

# LES JUSTES



Jan Brokken

# LES JUSTES

Comment un « visa pour Curaçao »  
a permis de sauver des milliers de Juifs

*Traduit du néerlandais (Pays-Bas)  
par Noëlle Michel*

LES ÉDITIONS NOIR SUR BLANC

La traductrice a bénéficié, pour cet ouvrage,  
du soutien du Centre National du Livre



Titre original : *De rechtvaardigen*

Originally published by Uitgeverij Atlas Contact, Amsterdam  
© 2018 by Jan Brokken

© 2023, Les Éditions Noir sur Blanc, pour la traduction française

ISBN : 978-2-88250-872-0

## Sommaire

1. <i>Mister</i> Radio Philips .....	13
2. Un dernier souffle de paix.....	23
3. Perdre son entreprise .....	39
4. Gammes et cactus.....	49
5. Erni Christianus.....	59
6. Entre Prague et Rotterdam .....	65
7. Aletrino .....	81
8. Staline en vitrine .....	89
9. Peppy Sternheim Lewin.....	101
10. Nathan Gutwirth.....	115
11. <i>Impossible... Mais après tout, qui sait ?</i> .....	125
12. Le manuel des agents consulaires .....	135
13. Le paquebot blanc à coque noire .....	147
14. Sugihara l'indépendant .....	155
15. La cour du garage Lietukis .....	175
16. Camarade Nina.....	181
17. Le feu vert : le chef du parti et le nain influent .....	189
18. <i>Messire Thadée</i> .....	203
19. <i>Chanson russe</i> * <sup>1</sup> .....	213
20. <i>Pardonnez-moi, je ne peux plus écrire</i> .....	219

---

1. Les passages en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte. (Toutes les notes sont de la traductrice.)

21. Chacun pour soi.....	225
22. La voie suédoise .....	233
23. Une date passée inaperçue .....	251
24. <i>Et dirigé vers les confins de l'Orient</i> .....	261
25. Nulle part où aller .....	271
26. Kobe et la maison aux volets verts .....	287
27. Zorach Warhaftig .....	295
28. Zofia et le comte Romer .....	303
29. Impair, et c'est la mort.....	313
30. Escorte vers Shanghai .....	319
31. Le secret de Kaunas.....	331
32. Mauthausen.....	347
33. Un enterrement clandestin .....	353
34. Monsieur Frits.....	361
35. <i>Allez-y ! Soufflez ! Criez ! Battez !</i> .....	369
36. De l'avenue Joffre au ghetto.....	389
37. Un mur recouvert de noms .....	403
38. Tout baigne à Psychiko .....	413
39. La réprimande.....	431
40. Le besoin de savoir .....	443
41. Sous un épicéa ou un pin .....	449
42. Aucune nouvelle des survivants .....	455
43. L'Exode.....	463
44. <i>Celui qui sauve une vie, sauve le monde entier</i> .....	473
45. Le Dossier Hollande 977 .....	477
46. Un mariage à Anvers .....	487
47. Des cailloux sur une tombe .....	497
Sources et remerciements.....	501
Illustrations.....	525
Carte .....	528

Le Talmud raconte la légende des « Justes cachés », dont on dit qu'ils seraient au moins au nombre de trente-six à chaque période de l'histoire du monde. En 1940, deux d'entre eux se trouvaient à Kaunas, un à Riga, un à Stockholm, un à Kobe et un à Tokyo. Ces hommes n'étaient pas juifs, mais ils se sont révélés des « Justes parmi les nations ».

Ce livre relate l'histoire du consul Jan Zwartendijk à Kaunas, que j'ai pu reconstituer avec l'aide de ses enfants et en me basant sur nombre de documents et témoignages. Cependant, nul ne réussit jamais seul. Cet ouvrage retrace aussi l'histoire de trois autres consuls et de deux ambassadeurs qui ont mis sur pied l'une des plus grandes opérations de sauvetage du XX<sup>e</sup> siècle, et dont les noms ont été oubliés. Là encore, j'ai pu retracer leur parcours grâce à la contribution de leurs enfants.



*Ach, töten könnt ihr, aber nicht lebendig  
machen*

« Tu peux tuer, mais tu ne peux pas  
ramener les morts à la vie »

Friedrich Hölderlin

Texte ornant la plaque commémorative  
de Louis Aletrino au camp de concentra-  
tion de Mauthausen



# 1

## *Mister Radio Philips*

Tout ce qui vient bousculer nos vies s'invite à l'improviste, suscitant d'abord notre méfiance. Nous devons parfois affronter un choix impossible et nous décider en une fraction de seconde. Nous ne le savons pas encore avec certitude, mais nous pressentons que ce choix changera le cours de notre vie. Comment réagir ? Personnellement, j'ignore ce que j'aurais fait, et peut-être est-ce pour cette raison que j'ai voulu creuser cette histoire, à la manière d'une taupe.

Jan Zwartendijk entend le téléphone sonner. Il est déjà dehors, son sac glissé sous le bras, une clé à la main ; il vient de fermer le magasin et le bureau. Il est presque six heures du soir, à l'heure d'été de l'Europe de l'Est. Le soleil brille à travers la cime des arbres de la Laisvės alėja, l'« avenue de la Liberté », la plus longue et la plus large de Kaunas. Les postes de radio étincellent derrière la vitrine ; leur emblème – quatre étoiles et trois vagues – semble être en argent. En ville, tout le monde appelle Jan Zwartendijk « *Mister Radio Philips* », toujours avec une pointe d'admiration, comme s'il avait assemblé lui-même les appareils et les avait équipés de leur tube électronique et de leur haut-parleur. En Lituanie, plus encore qu'aux Pays-Bas, la radio symbolise l'arrivée de l'ère moderne.

Kaunas est une ville de province qui s'est depuis longtemps mise au goût du jour, mais la liste des foyers disposant du téléphone ne remplit encore qu'un mince annuaire. Jan pressent que répondre à cet appel ne sera pas sans conséquence. La date lui traverse l'esprit comme un avertissement : 29 mai 1940. Il a beau n'être qu'un homme d'affaires ordinaire – quarante-trois ans, marié, trois enfants –, il est aussi un étranger, il ne sait jamais vraiment à qui faire confiance en Lituanie. Quand il le peut, il garde ses distances, par mesure de sécurité. S'il déverrouille la serrure, retourne à son bureau et décroche le combiné, il ouvrira la porte à tous les dangers d'une ville à deux doigts d'entrer en guerre.

Jan Zwartendijk n'est pas né pour l'héroïsme, cela ne fait pas partie de ses ambitions. En vérité, il préférerait rentrer chez lui au plus vite et, avant de passer à table, se détendre une heure au jardin avec son épouse, Erni, et ses enfants. Il vit à Kaunas depuis trois ans déjà ; il sait qu'il doit profiter des chaudes soirées d'été s'il veut survivre ensuite à l'interminable hiver. À l'ombre des pommiers, ce monde devenu fou s'estompera jusqu'à n'être plus qu'un nuage dans le lointain. Par moments, il cherche à fuir la réalité, même s'il est absurde de continuer de croire en la paix.

Tout l'après-midi, la tension au bureau était palpable. En apparence, il ne s'est pourtant rien passé de spécial, si l'on fait abstraction des cendriers débordant de mégots.

Zéro client, zéro commande. Une sorte de calme apathique. Jan Zwartendijk a renvoyé chez eux ses collaborateurs De Haan et Van Prattenburg à cinq heures et demie. De Haan, qui dirige l'usine d'assemblage de radios, passe ses journées au bureau. Depuis que la production a été suspendue, il ne fait qu'une brève apparition à l'atelier le matin, afin de montrer au personnel qu'il est toujours là. Van Prattenburg gère l'administration et occupe le poste de directeur financier. Lui ne travaille vraiment qu'en fin de semaine, quand il faut payer les salaires.

Hormis fumer nerveusement des cigarettes et jeter un œil dehors toutes les deux minutes, ces messieurs n'ont pas fait grand-chose. Tout le monde en ville attend l'Armée rouge. Maschewski est resté encore un peu, jusqu'à ce qu'il aperçoive une femme en robe d'été beaucoup trop légère devant



Jan Zwartendijk.

la vitrine du magasin : il s'est approché d'elle comme d'une cliente potentielle et a entamé la conversation. En allemand, lituanien, polonais ou russe – Zwartendijk n'a pas pu l'entendre, mais il est certain que Maschewski est avant tout sorti pour se calmer les nerfs.

Un silence menaçant pèse sur Kaunas. Les chars sont susceptibles de débarquer à tout instant pour se poster près des ponts qui enjambent le Nérís et le Niémen. Jan imagine déjà les soldats russes remonter les deux kilomètres de la Laisvės alėja qui, ironie du sort, a justement été construite à l'époque tsariste pour permettre l'organisation de parades militaires en grande pompe. Leur arrivée est imminente. À partir de ce moment-là, la Lituanie libre et indépendante appartiendra définitivement au passé. Le pays sera annexé par l'Union soviétique, sans l'ombre d'un doute.

Le téléphone continue de sonner avec insistance. C'est le premier appel de toute la semaine. Peut-être enfin une commande ? La menace d'une guerre a réduit leur chiffre d'affaires à néant ;

la situation est aussi catastrophique que durant la Grande Dépression, qui s'est ressentie en Lituanie jusqu'en 1937-1938. Jan Zwartendijk a renvoyé chez eux quinze ouvriers et ouvrières de l'usine d'assemblage et suspendu le travail des vingt personnes restantes. Ils n'ont pas vendu un seul poste de radio de tout le mois de mai. Les derniers membres du personnel traînent près des tables de montage vides, attentifs à l'évolution de la situation. Ils écoutent toutes les stations qu'ils parviennent à capter sur les ondes courtes, à la recherche de nouvelles. Selon De Haan, ils augmentent le volume quand ils entendent parler Hitler.

Il n'est guère probable qu'il s'agisse d'une commande. Qui diable appellerait un jour de semaine, juste avant six heures, pour acheter un poste tout neuf ? Ce n'est pas non plus Eindhoven : Zwartendijk communique toujours par écrit avec le siège, car les coups de fil internationaux coûtent aussi cher qu'un billet de train pour Berlin. Il doit y avoir une autre raison – de celles qui ne peuvent attendre.

Une mauvaise nouvelle, à n'en pas douter. Il se prend à espérer que ce n'est pas Piet, son frère jumeau. Leur lien est si fort que, lorsque Piet attrape un rhume à deux mille kilomètres de là, Jan se met à éternuer. Il est sans nouvelles de lui depuis le mois dernier. Piet était-il à Rotterdam le 14 mai, lors du bombardement de la ville par la Luftwaffe ? Si Jan ne décroche pas, il passera toute la soirée et la nuit à se ronger les sangs en se demandant s'il est arrivé quelque chose à son jumeau.

Ou bien ce coup de fil est-il lié à la menace politique actuelle ? Dans ce cas, n'est-il pas lâche de faire comme si de rien n'était ?

Il introduit la clé dans la serrure, ouvre la porte, traverse le magasin, gravit à toute allure l'escalier qui monte au bureau situé à l'entresol, décroche le combiné de l'appareil en bakélite et répond, hors d'haleine : « Allô... Lietuvos Philips...

– Zwartendijk ? »

Un Néerlandais, qui roule les « r » à la manière des Flamands de Belgique.

Jan acquiesce en marmonnant et desserre sa cravate à l'aide de sa main libre – la chaleur du dehors l'a suivi à l'intérieur.

« De Decker... »

Au premier abord, ce nom ne lui dit rien.

« De la légation néerlandaise à Riga... »

*Ah oui, ce De Decker-là.*

« Excellence... »

– Vous pouvez laisser tomber le protocole, étant donné les circonstances. »

Zwartendijk n'a rencontré De Decker qu'une seule fois, lors d'une réception au palais présidentiel, quand l'ambassadeur est venu présenter ses lettres de créance. À l'époque, les pays baltes étaient encore indépendants ; nous étions au printemps 1939, à peine quelques mois avant que Hitler et Staline ne concluent leur pacte diabolique, se partageant à cette occasion la Pologne et les pays baltes comme au cours d'une partie de Monopoly. De Decker venait alors d'être nommé ambassadeur des Pays-Bas en Lettonie, Estonie et Lituanie. Dans chacun de ces États, il devait se présenter au président du pays et à celui du Parlement.

Bien qu'il n'ait pas encore soixante ans, son visage marqué par la vie le fait paraître beaucoup plus âgé. Son épouse est décédée peu après leur arrivée à Riga. Il n'a pas d'enfants... Difficile, dans ces conditions, de s'adapter à un pays où l'on ne connaît personne. Étant directeur de l'une des rares entreprises néerlandaises de la région, Zwartendijk a considéré qu'il relevait de son devoir de faire acte de présence lors de la cérémonie, même s'il déteste les mondanités.

De Decker est chauve, il a le visage allongé, les joues creuses et le nez busqué. Durant la réception, Jan a appris, à sa grande surprise, que le nouvel ambassadeur était belge de naissance. Il n'a pourtant rien des bons vivants que l'on croise parfois parmi ces voisins du Sud. Il n'est pas du genre à faire la fête et ne quitte jamais la table des négociations avant d'avoir obtenu des résultats.

C'est en outre un homme de peu de mots. Lors de leur rencontre, après les présentations d'usage, il a marmonné : « Ah, Philips... Dans combien de pays avez-vous travaillé ? » Ne souhaitant pas s'étendre sur la question, Jan s'est contenté de répondre : « Je suis resté longtemps à Prague... Puis à Hambourg. » Il était employé par une autre entreprise à l'époque, mais peu important. L'ambassadeur l'a scruté quelques instants. « Hambourg ? Je viens de passer sept ans

à Düsseldorf, où j'étais consul général. Un pays sympathique, l'Allemagne... Vous y êtes-vous plu, vous aussi ? Ou en aviez-vous assez de tous ces bras tendus ? »

Jan a apprécié qu'il prononce ces mots sans ricaner.

Après la capitulation néerlandaise, arrivée beaucoup plus tôt que prévu, De Decker est resté à son poste. Le royaume des Pays-Bas n'a pas encore été complètement assujéti – les Indes orientales néerlandaises, Curaçao et le Suriname sont encore là, et le gouvernement comme la reine n'ont pas abdiqué : ils se sont exilés.

Quelques jours après la défaite, l'ambassadeur a envoyé un télégramme à Zwartendijk pour lui demander si Philips resterait présent en Lituanie. Il a répondu, par télégramme également : « Pas reçu d'ordre de fermeture d'Eindhoven. »

Ils ne s'étaient encore jamais téléphoné.

« Zwartendijk, je n'irai pas par quatre chemins : j'ai besoin de vous. Il me faut absolument un consul à Kaunas. »

Jan garde le silence quelques instants, puis demande :

« Mais vous avez déjà Tillmanns, non ? »

– Un Allemand. Après l'invasion et la capitulation, il faudrait être fou pour laisser *Herr Doktor* Tillmanns représenter les Pays-Bas ! D'autant que ce n'est pas *n'importe quel* Allemand. Vous savez...

– C'est surtout sa femme qui rêverait d'accueillir Hitler dès demain en lui jetant des fleurs. Lui n'est pas un grand adepte, je crois. Il vit depuis longtemps en Lituanie.

– Tous les germanophones de Lituanie sont pronazis, vous le savez mieux que moi. Bref, peu importe, je n'ai même pas eu besoin de flanquer le consul à la porte, Tillmanns a demandé à quitter ses fonctions le jour de l'invasion allemande – oui, précisément ce jour-là, le 10 mai –, ce qui est tout à son honneur... Sa démission n'a pas encore été ratifiée, mais je ne peux pas attendre, j'ai besoin d'un remplaçant tout de suite. Le choix a été vite fait.

– Voyez-vous ça. Quel honneur vous me faites ! »

Jan se demande si le ton qu'il a employé était suffisamment ironique.

« Cela nous permettra de disposer immédiatement de locaux. Vous comprenez ? »

*Ah, c'est donc ça !*

« ... Tillmanns ne nous héberge plus. Nous devons quitter sa propriété séance tenante. Votre établissement ferait un consulat parfait.

– Vous partez du principe qu’Eindhoven donnera son feu vert ?

– Toute la direction de Philips s’est exilée à Londres, tout comme notre gouvernement et Sa Majesté la reine.

– Toute la direction, sauf Frits Philips et Guépin, qui ont gardé leurs fonctions à Eindhoven. Guépin est mon supérieur direct. Hier, il m’a envoyé un message, ainsi qu’à toutes nos implantations à l’étranger.

– Lequel ?

– “Gardez la tête froide et continuez sans rien changer à vos habitudes.”

– Voilà qui me semble illusoire, Zwartendijk. Philips a été placé sous le contrôle des Allemands, comme toutes les grandes sociétés aux Pays-Bas. Cependant, si je ne m’abuse, en tant que directeur de Philips Lituanie, vous êtes à la tête d’une entreprise indépendante, et vous disposez d’une certaine liberté d’action ?

– Vous êtes bien informé, monsieur De Decker.

– Le poste vacant doit être pourvu aussi vite que possible. Vous comprenez ?

– Je ne veux pas faire le difficile, monsieur l’ambassadeur, mais...

– Monsieur le ministre plénipotentiaire. Le royaume des Pays-Bas a des ministres plénipotentiaires, pas d’ambassadeurs.

– Quelle est la différence ?

– Les petites puissances ont des ministres plénipotentiaires, les grandes, des ambassadeurs. Depuis le congrès de Vienne en 1815, les Pays-Bas ont le statut de “petite puissance”. Le rang d’ambassadeur est supérieur à celui de ministre plénipotentiaire, il a “préséance” sur ce dernier. Je dois me mettre en retrait face à l’ambassadeur d’Allemagne, de France ou du Royaume-Uni.

– Vous voyez, je n’y connais rien !

– Vous n’avez qu’à me considérer comme un ambassadeur, peu importe, de toute façon tout le monde m’appelle comme ça, ici.

– Je ne demande pas mieux que de vous aider, monsieur De Decker, mais je ne connais strictement rien aux affaires diplomatiques ou consulaires. Je ne sais pas du tout à quoi m’attendre ni ce que je devrais faire.

– Trois fois rien ! De temps à autre, un concitoyen voudra renouveler son passeport, ou aura besoin d’aide ou d’assistance. Peut-être qu’une entreprise sollicitera votre intervention, à l’occasion. Rien de bien méchant. »

L’ambassadeur se racle la gorge, comme s’il se rendait lui-même compte du manque de crédibilité de son résumé édulcoré.

« Ce qui importe, Zwartendijk, c’est que les Pays-Bas continuent à être représentés en Lituanie. Si nous fermons le consulat, nous n’aurons plus personne dans la région. J’ai aussi réussi à éviter la fermeture du consulat de Tallinn et de la légation de Riga... Je suis comme un capitaine sur un bateau en train de couler. J’ai besoin d’aide, je n’y arriverai pas tout seul... Trop de problèmes nous attendent... Les nationalisations... L’afflux de réfugiés... Tout le monde dans la région est à la dérive. Je vous demande d’être notre homme à Kaunas.

– C’est bien beau, excellence, mais je ne sais pas du tout comment m’y prendre ni quoi faire exactement...

– Tillmanns vous transmettra les documents et tampons officiels. Et aussi les archives. Je vous enverrai les instructions consulaires et je vous donnerai des consignes supplémentaires par courrier. Si vous ne vous en sortez pas, vous pourrez m’appeler à tout moment, à mes frais. Je ne veux pas tomber dans le mélodrame, mais pour l’amour du ciel, aidez-moi ! Des événements terribles sont sur le point de se produire.

– La guerre, oui.

– Pas seulement la guerre...

– L’apocalypse.

– Exact, Zwartendijk. Le pire est à craindre.

– Vous pouvez compter sur moi.

– J’ai bien entendu ?

– Je ne sais pas encore dans quel pétrin je suis en train de me fourrer, mais c’est sans doute mieux ainsi...

– Ah, magnifique, Zwartendijk ! Vous voilà dorénavant consul par intérim du royaume des Pays-Bas en Lituanie. Je vous assermente sur-le-champ, je demande au gouvernement

à Londres de ratifier la décision dans la foulée, et j'annonce votre nomination au gouvernement transitoire de Lituanie. Passez demain matin chez Tillmanns pour y récupérer tous les documents officiels.

– J'ai tout de même une question : la langue maternelle de ma femme est l'allemand. Elle est née à la frontière entre la Pologne et la Tchécoslovaquie, dans une petite ville autrichienne. Comment savez-vous que vous pouvez lui faire confiance ? Mes enfants vont à l'école allemande, la plus grande au lycée allemand. Comment savez-vous que vous pouvez me faire confiance, à moi ? »

Un rire bref retentit à l'autre bout du fil.

« Je connais les gens, Zwartendijk. Un regard m'a suffi. »

Leur conversation s'est-elle déroulée ainsi ?

Nous voici soixante-seize ans plus tard. Planté devant le 29, Laisvės alėja à Kaunas, j'observe à travers la vitrine l'endroit où Zwartendijk a répondu au téléphone.

Sa fille Edith est à côté de moi. Âgée de treize ans à l'époque, elle en a aujourd'hui quatre-vingt-neuf. Accrochée à mon bras pour conserver son équilibre, elle m'assure d'une voix ferme que tout a commencé ici, en ce fameux soir de mai. Son père venait de fermer le magasin à clé quand il a entendu le téléphone sonner.

Étrangement, rien n'a changé à l'intérieur du bâtiment. Les mêmes lambris marron clair, le même escalier en bois montant de la salle vers l'entresol. J'imagine Zwartendijk debout, le combiné en bakélite à la main. Le récit d'Edith rend la scène encore plus vivante.

« Papa a tout de suite fait confiance à De Decker. C'était réciproque. Plus tard, quand la situation est devenue explosive, il appelait souvent l'ambassadeur. Généralement le soir, lorsqu'il rentrait à la maison, épuisé. L'appareil était accroché au mur dans le couloir, mon père faisait de grands gestes, il donnait des coups de pied dans la cloison. Au bout de quelques minutes, il retrouvait son calme. »



## Un dernier souffle de paix

Jan Zwartendijk ferme le magasin pour la seconde fois. Sa tenue est quelque peu débraillée. Il rajuste sa cravate avant d'ouvrir la portière de la Buick et de se glisser derrière le volant. Il déteste fanfaronner ou prendre la pose, ce qui ne l'empêche pas de s'habiller en vrai gentleman. En été, il porte un costume léger, une chemise blanche, un gilet, une cravate gris clair et une pochette blanche. Une apparence soignée jusqu'au bout des ongles, résultat de son éducation exemplaire. Pour ses parents issus de la haute société de Rotterdam, il était impensable de montrer le moindre signe de déchéance, en particulier à l'époque où leur affaire, une fabrique de tabac, était menacée de faillite. Jan n'enlève sa veste que le dimanche – mais il garde sa cravate.

L'Angleterre n'y est pas pour rien non plus. À dix-sept et dix-huit ans, il a fréquenté le pensionnat pour garçons de Reading, à un jet de pierre d'Oxford. Il n'y a pas appris grand-chose, hormis un anglais irréprochable, mais il est devenu plus attentif à sa tenue et à son apparence. D'après ses professeurs britanniques, le laisser-aller dans ce domaine trahissait un manque de caractère. À Reading, où l'uniforme était obligatoire, on jugeait déplacé de paraître en public non peigné ou avec un faux pli à la jambe du pantalon.



Jan Zwartendijk et son fils Robbie.  
À l'arrière-plan, la Buick Roadmaster. Kaunas, 1940.

Jan démarre le moteur et part en cahotant. Sa voiture est un mastodonte : quatre portières, avec marchepied. Une carrosserie haute. Deux roues de secours, fixées de part et d'autre du capot, au-dessus des garde-boue. Trois vitres latérales de chaque côté, double pare-brise arrière.

Jan a hérité de la Buick Roadmaster de son prédécesseur, Edward Van Breda, qui a été rappelé à Eindhoven à cause de ses idées nazies. Des idées dont il s'était imprégné en Autriche, où il avait occupé le poste de directeur des ventes de Philips Radio de 1928 à 1933.

Comme Zwartendijk, Edward Van Breda venait de Rotterdam, mais Eddy, comme on le surnommait, était davantage dans le paraître : il tenait à posséder la voiture la plus grosse et la plus chère de toute la Laisvės alėja – ce qui n'était guère difficile, car même un samedi de grande affluence, on ne trouvait pas plus

de quatre automobiles garées sur le boulevard. Son véhicule était le seul d'origine américaine de toute la ville, et le seul doté de deux roues de secours et d'un tableau de bord en acajou.

Son prix était ridiculement élevé ; Farouk, le roi d'Égypte, possédait la même. Quand Zwartendijk est monté dans la Buick pour la première fois, l'intérieur sentait encore le cuir et le compteur affichait à peine huit mille kilomètres. Son précédent propriétaire ne l'avait conduite que quelques mois. Eddy a été si surpris par sa mutation qu'il a d'abord cru à une erreur de la maison mère.

La déconfiture a été encore plus totale pour sa femme, qui se comportait comme si elle avait épousé non pas Eddy, mais le grand patron de Philips. Mme Van Breda se promenait dans un manteau de fourrure si tape-à-l'œil que toute la ville en parlait. Elle a fait la grimace devant l'épouse de Jan : selon elle, Mme Erna Zwartendijk n'était pas une vraie Allemande. Elle avait raison : Erna, que tout le monde dans la famille appelle Erni, n'est ni tout à fait allemande, ni polonaise, ni tchèque, ni autrichienne. Originaires d'Europe centrale, elle est un peu tout cela à la fois.



Jan et Erni Zwartendijk.  
Erni tient un appareil photographique à soufflet.

Jan Zwartendijk ne s'est jamais disputé avec Van Breda. Il n'y a même pas eu le début d'un désaccord entre eux. Ils étaient si différents qu'ils avaient naturellement gardé leurs distances. Van Breda trouvait que Zwartendijk n'avait pas vraiment « l'étoffe d'un vendeur » ; il avait suggéré à la maison mère de nommer Maschewski pour lui succéder, qui était selon lui « tout à fait le genre de cow-boy dont nous avons besoin ici ». Jan ne l'a appris que plus tard, plus d'un an après que Van Breda avait dû prendre ses cliques et ses claques. Heureusement, la direction à Eindhoven voulant un Néerlandais, elle a écarté Maschewski. Les « cow-boys » n'ont pas leur place dans la culture de l'entreprise : Dieu soit loué, l'électronique requiert un minimum de standing.

La méfiance de la direction de Philips à l'égard de Van Breda naît le 5 novembre 1934, lorsqu'un éditorialiste du journal libéral de Kaunas adresse une lettre au directeur du groupe, Anton Philips. Il s'y plaint de la forte tendance à l'hitlérisme de « *Herr Brede (sic)* » et de ses positions antisémites fanatiques. D'après le journaliste lituanien, Van Breda passe plus de temps dans les bistrotts de la capitale qu'aux locaux de l'entreprise. Il qualifie en outre d'indignes les conditions de travail dans l'atelier d'assemblage. Le hall d'usine étant mal ventilé, les vapeurs toxiques s'y accumulent. Pendant que le personnel s'affaire au péril de sa santé, Van Breda court cafés et restaurants, où il joue les grands seigneurs. Vêtu d'un manteau de fourrure (qu'il fera plus tard passer en frais de représentation), il discourt des heures durant de la situation politique du pays, exposant bruyamment ses convictions hitlériennes et son mépris des Juifs. Toujours d'après le journaliste, qui a écrit dans un allemand excellent à Anton Philips mais a signé sa missive d'un nom illisible, Van Breda suscite l'effroi au sein de la communauté juive lituanienne. Il est favorable à l'« extermination » des Juifs et ne s'en cache pas.

Les archives de Philips à Eindhoven ont conservé cette lettre. Dans la marge, Anton Philips a noté au crayon de papier : « Vérifier si c'est vrai. » Le président-directeur général, qui a célébré le 14 mars 1934 ses soixante ans et son quarantième anniversaire dans l'entreprise, est connu pour porter une attention méticuleuse à toutes les menaces, des plus insignifiantes aux plus graves, susceptibles d'entacher la réputation du groupe.

Peu d'entre elles lui échappent. Pour une société internationale employant trente mille travailleurs (en 1934), un courrier de ce genre ne représente guère plus qu'un ramassis de ragots, mais Anton possède un sixième sens pour ce qui est des détails alarmants. Il est censé diriger l'entreprise jusqu'en 1939 et, plus la guerre approche, plus il veille à préserver le groupe de toute déclaration ou mesure antisémite – peut-être parce que ses ancêtres, qui ont quitté l'Allemagne au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, étaient d'origine juive (et avaient des liens de parenté avec Karl Marx, une information sensible qu'il évite autant que possible de divulguer). Sept ans avant le début de la Seconde Guerre mondiale, Anton Philips commence à muter ses cadres supérieurs juifs vers des sites de Philips en Amérique du Nord et du Sud. Il aide notamment M. Meinhardt, Juif et directeur des manufactures d'ampoules Osram – une filiale de Siemens dont Philips détient alors une participation minoritaire –, à se mettre à l'abri à Londres. Il expédie Van Breda sur une voie de garage, de même que d'autres dirigeants aux idées politiques trop tranchées ou aux sympathies nazies affirmées. En 1939, l'ancien directeur de Philips Lituanie se retrouve ainsi assigné à un emploi de bureau au département commercial de Philips à Eindhoven. À l'été 1941, par l'entremise du gérant allemand de Philips, Van Breda est envoyé à Sofia pour y assumer les fonctions de chef des ventes et d'assistant du directeur de Philips Bulgarie. En 1944, après la libération d'Eindhoven, la société met fin à son contrat. Il est licencié sans préavis. Dans un bref rapport d'évaluation d'après-guerre du management en Bulgarie, on trouve la description suivante de l'attitude d'Eddy Van Breda : « Membre du mouvement national-socialiste aux Pays-Bas, et en aucune manière apte à représenter le groupe à l'étranger. » Van Breda rentrera sans un sou aux Pays-Bas, où il décédera en 1947, à l'âge de quarante-trois ans, d'un cancer de l'estomac.

Le moteur rugit, les engrenages crissent dans la boîte de vitesses. Zwartendijk n'est pas très doué pour la conduite. À Prague, il avait un chauffeur, et à Hambourg, il avait emménagé à dessein à seulement trois arrêts de la Bourse, afin de pouvoir se déplacer en tramway. Il n'a commencé à prendre le volant qu'à l'âge de quarante ans. À Kaunas, il ne risque pas grand-chose : les véhicules motorisés sont rares. Le trafic

n'est pas inexistant pour autant : Jan doit prendre garde aux tramways qui foncent en bringuebalant vers la ville basse comme s'ils étaient incapables de s'arrêter, mais aussi aux innombrables voitures à cheval toujours surchargées, et bien sûr à la foule de piétons qui traverse les boulevards en diagonale. Cependant, malgré ses cent vingt mille habitants, Kaunas a conservé une allure provinciale. Vilnius, la capitale historique, a été annexée par la Pologne après la proclamation de l'indépendance de la Lituanie en 1918, et Kaunas est alors devenue le siège du gouvernement et du Parlement. Pourtant, les Litvaniens continuent de surnommer Kaunas *Laikinoji sostinė*, la « capitale temporaire » – ce qu'elle affiche de grandeur et les activités économiques qu'elle héberge ont en effet quelque chose d'éphémère.

Roulant quasiment au pas, Zwartendijk contourne l'église Saint-Michel-Archange. C'est un superbe édifice qu'il prend chaque jour plaisir à contempler, en particulier le soir, quand les rayons du soleil effleurent ses coupes bleu clair. Elle a été construite à l'intention de la garnison des soldats russes orthodoxes à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Durant la Première Guerre mondiale, elle a servi d'église luthérienne aux soldats allemands, pour finalement devenir, après la proclamation de l'indépendance du pays, une église catholique destinée aux soldats litvaniens.

Jan a eu toutes les peines du monde à se familiariser avec l'histoire de la Lituanie. Grand-duché au XV<sup>e</sup> siècle, le pays a été ballotté pendant une éternité entre diverses grandes puissances – Allemagne, Suède, Russie, Pologne. Les terrasses des cafés, où l'on peut voir hommes et femmes assis, une chope de bière à la main, ont un air d'Allemagne. La nourriture est copieuse et grasse – allemande, là encore. Il faut du temps pour remarquer les différences. Comme les Polonaises, les Litvaniennes ont souvent des cheveux d'un noir de jais et les yeux foncés. Comme en Pologne également, les habitants sont de fervents catholiques : ils pratiquent leur religion avec dévotion, s'allongeant à plat ventre sur le sol, les bras en croix, plutôt que de s'agenouiller devant l'autel.

Les Juifs sont tout aussi pieux. Ils représentent la moitié de la population de Vilnius. Ils sont moins nombreux à Kaunas, mais tout de même une bonne trentaine de milliers. La langue que l'on entend le plus couramment dans les rues commerçantes est le yiddish. Chaque jour, Jan Zwartendijk déguste un

sandwich dans une boulangerie juive ou une pâtisserie dans un salon de thé juif. Les détaillants et les réparateurs de radios avec lesquels il travaille sont généralement juifs.

En revanche, l'architecture, avec son alternance de maisons en pierre et de maisons en bois, donne à Kaunas un caractère franchement russe. Et c'est à la Russie que la ville doit toute sa splendeur : le vaste parc municipal, l'Opéra d'un blanc éclatant, la superbe église, la gare ferroviaire – un bâtiment aux proportions gigantesques, quand on sait qu'il ne comporte qu'un seul quai.

Jan appuie sur l'accélérateur et repasse la seconde. Les engrenages crissent dans leur boîtier. Son fils, Jan junior, l'accablerait de reproches s'il était assis à côté de lui : en changeant de vitesse, son père vient une fois de plus de relâcher l'embrayage trop tôt. L'enfant est à un âge où on rêve d'un père viril et parfait – un homme, un vrai.

Le fils aîné de Zwartendijk *devait* s'appeler Jan. Il s'agit d'une tradition dans les familles de la haute société néerlandaise : impossible d'y échapper. Si lui-même porte ce prénom, c'est parce qu'il est né dix minutes avant son frère jumeau, Piet.

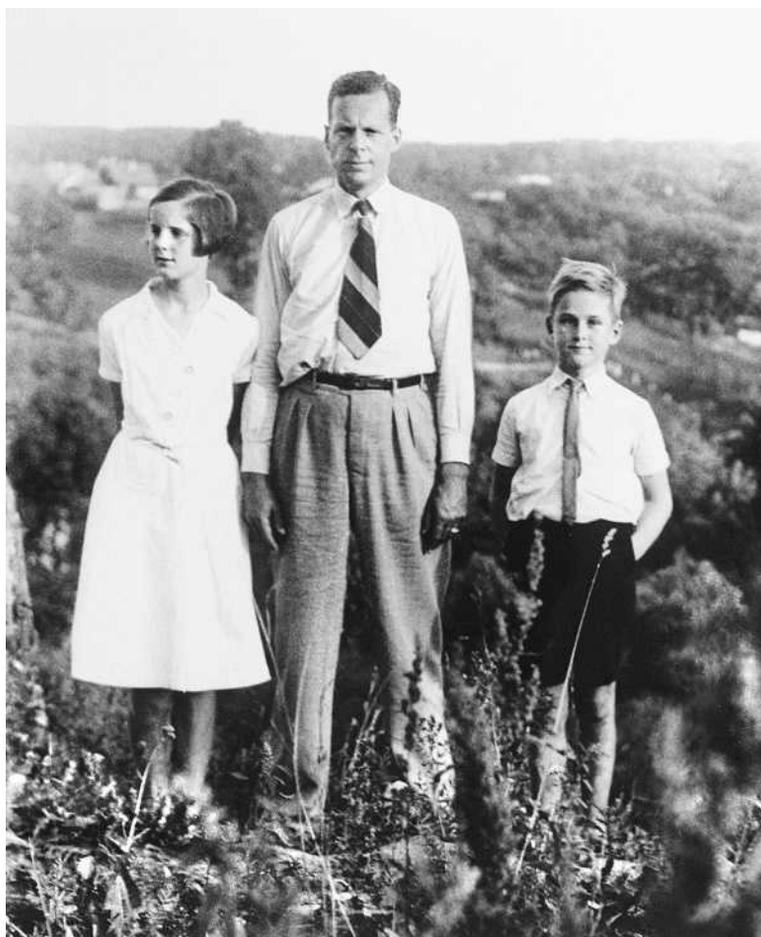
La route dessine de larges virages en direction du sommet de la colline. Le centre de Kaunas forme un triangle où confluent les deux rivières. Le quartier le plus chic de la ville se trouve dans les hauteurs, sur la « Colline verte », comme on dit ici. La pente est raide. En hiver, Edith et son petit frère Jan la descendent à skis, fonçant dans les tournants et faisant de gigantesques sauts. Parfois, il tombe plus d'un mètre de neige en une seule nuit.

Une fois arrivé en haut, Jan prend à droite et remonte la Perkūno alėja. Des deux côtés de l'avenue, les prunus sont en fleur. La plupart des voisins sont assis dans le jardin devant leur villa en bois. Le quartier est verdoyant, avec de grands arbres le long des rues, de larges trottoirs bordés d'arbustes et de nombreux parterres de fleurs autour des maisons. L'endroit se transforme toutefois en véritable bourbier à la fin de l'hiver, tout comme le reste de la ville.

Zwartendijk s'engage dans l'allée du numéro 15. Edith et Jan junior courent à sa rencontre. Les deux enfants sont inséparables : quand la sœur surgit quelque part, le frère débarque deux secondes plus tard – ou l'inverse. Ils entretiennent une

proximité aussi forte que Zwartendijk et son frère jumeau. Leur lien aurait pu se distendre lorsque Edith est entrée au secondaire, laissant son petit frère seul à la *Grundschule*, l'école primaire ; mais, par chance, les deux établissements se trouvent à l'intérieur d'un seul et même bâtiment, de sorte que, chaque matin, ils dévalent toujours ensemble les escaliers en direction de la ville basse.

Edith est née à Prague. Elle est allée en maternelle à Hambourg et a commencé l'enseignement primaire à Rotterdam, dans le quartier de Kralingen, avant de fréquenter



Jan Zwartendijk avec sa fille Edith et son fils Jan  
à Kaunas, 1940.

une autre école primaire dans le quartier de Schiebroek, puis une troisième à Eindhoven. Elle a terminé l'enseignement primaire à Kaunas, où elle est ensuite entrée au secondaire. De quoi rendre fou n'importe quel enfant, mais pas Edith : elle adore déménager dans une nouvelle ville, un nouveau pays. Elle a l'impression d'être toujours en vacances, dit-elle. Elle paraît si enjouée que son père se demande parfois si elle a vraiment le même caractère que sa mère, ou si elle n'en rajoute pas un peu. Quoi qu'il en soit, elle ne manque pas d'allant. En outre, elle est toujours la meilleure élève de sa classe, que les leçons soient en allemand ou en néerlandais.

Le jeune Jan ne se plaint pas non plus de devoir déménager souvent. Il apprécie autant Rotterdam que Kaunas. Ou que Prague, qu'il a surtout connue pendant ses vacances. En effet, Erni rentre tous les étés avec les enfants en Tchécoslovaquie pour rendre visite à sa famille. Pendant ce temps, son mari embarque sur un cargo afin d'explorer la Méditerranée. C'est un Rotterdamois pur et dur : il a besoin de prendre la mer quelques semaines par an pour pouvoir supporter la vie en Europe centrale.

Il est à peine sorti du véhicule que le petit Jan lui grimpe sur les épaules. Il s'en défait, embrasse Erni et prend Robbie dans ses bras.

Robbie est né à Kaunas, où il a même été conçu, à l'hôtel Metropolis. Moins d'une semaine après sa nomination, Zwartendijk est parti sur place en éclaireur afin de rechercher une maison appropriée. Erni est venue le retrouver à Noël. Il logeait alors au Metropolis, dans la Laisvės alėja, à moins de cinquante mètres de son bureau. Quelques mois plus tard, Erni, alors enceinte, l'a rejoint avec les enfants.

Robbie a les plus beaux yeux des trois : ils sont du même bleu que ceux de sa mère. En revanche, son nez est d'un rouge écarlate. Un nez de clown, plaisantent Jan junior et Edith. En réalité, il souffre d'un hémangiome infantile, une affection cutanée courante chez les nouveau-nés. Quatre mois après la naissance, le docteur Rabinowitz a recommandé de lui faire subir des rayons. Le traitement n'était pas disponible à Kaunas, où l'hôpital ne possédait guère d'équipements modernes. Erni n'a pas eu à réfléchir longtemps : elle a décidé de se rendre tous les mois aux Pays-Bas avec Robbie. Jan s'est inquiété d'un tel voyage : son

épouse devrait d'abord prendre le train de nuit pour Berlin, puis le train de jour pour Utrecht ; elle serait en route plus de vingt-quatre heures, le tout avec un bébé dont il faudrait changer les langes toutes les quatre heures. Cependant, Erni s'est contentée de rétorquer : « Bah, ne t'en fais pas... » Zwartendijk a compris qu'aucun argument ne saurait la retenir.

Durant son premier voyage en janvier 1940, Erni passe une nuit à l'hôtel de l'avenue Unter den Linden où elle a l'habitude de séjourner lorsqu'elle est de passage à Berlin. Toutefois, l'ambiance en ville s'est dégradée : on y braille désormais un peu trop au goût de la jeune femme.

En février, sans faire escale à Berlin, Erni rejoint Utrecht où un de ses cousins, anatomopathologiste à l'hôpital universitaire de la ville, a mis en place le traitement au service de radiologie. C'est chez lui qu'elle loge, avant de reprendre le train pour Berlin dès le lendemain matin avec Robbie. Elle rentre ensuite à Kaunas en passant par Königsberg.

Elle n'émet jamais la moindre plainte, et sans doute aurait-elle poursuivi ces allers-retours, si son fils n'avait reçu trop de rayons en mars : il se retrouve avec le nez brûlé. Le docteur



Erni avec Robbie devant la maison de Kaunas, printemps 1940.

Rabinowitz conseille d'interrompre provisoirement le traitement. Si Erni n'avait pas suivi ses recommandations, elle se serait trouvée à Utrecht avec Robbie lors de l'invasion allemande.

Tous les soirs avant le dîner – du moins en été –, en rentrant du travail, Zwartendijk joue au ballon. Jan junior ne tient pas en place – c'est de famille, il a hérité ce trait de caractère de son père. Lorsque celui-ci était au pensionnat à Reading, il suppliait ses parents lettre après lettre de lui envoyer de l'argent pour qu'il puisse s'offrir de nouvelles chaussures de football. En vain : ses résultats laissaient trop à désirer. Un moyen de pression efficace : avant la fin de l'année scolaire, il put s'acheter des chaussures pour le football et d'autres pour le tennis.

Le petit Jan est déjà prêt, son ballon sous le bras. Le jardin est spacieux, même si une partie du terrain a été vendue et que l'on y construit une autre maison, côté sud. Quelques jours plus tôt, Edith a demandé à son père pourquoi seules les femmes travaillaient, en Lituanie. Il est en effet étonnant de constater qu'aucun homme ne participe à la construction du bâtiment. Bien que le communisme soit encore loin d'avoir triomphé dans le pays, Kaunas a déjà des airs de Moscou : des femmes font tourner les bétonnières, maçonner les murs, posent les toitures. À l'usine d'assemblage de radios, les ouvrières sont aussi plus nombreuses que les hommes. D'après De Haan, elles connaissent bien leur travail et sont très méticuleuses.

Le retour de Zwartendijk à la maison a des allures de fête. Il porte Robbie dans le jardin, écoute le nouveau morceau qu'Edith a appris au piano, retient Jan junior lorsqu'il veut saisir son violon et grimper sur la gouttière. Le garçon est capable de gratter les cordes de l'instrument pendant des heures ; suite aux protestations de son père, il joue ses airs tziganes depuis le toit, pour le plus grand plaisir du voisinage.

À sept heures, Zwartendijk les appelle : « À table ! » Il n'est pas très à cheval sur les principes, mais le repas doit être prêt à l'heure. En été, on dîne à sept heures.

La maison était bien trop grande pour une unique famille. Au rez-de-chaussée habitent le propriétaire, un professeur de langue et de littérature lituanienne, ainsi que son épouse, enseignante, et leur fille. Les Zwartendijk occupent le reste

de la demeure, c'est-à-dire le premier étage et les pièces au grenier. Située au premier, la salle à manger est immense.

Petrite, leur domestique lituanienne, sert le dîner. Elle ne sait pas cuisiner, c'est Erni qui s'en charge, mais Petrite aime servir les plats, comme un maître d'hôtel. Edith et Jan tentent de la faire rire. Voilà deux ans qu'ils essaient, sans succès jusqu'à présent.

Lorsque Petrite repart vers la cuisine, Zwartendijk annonce l'air de rien qu'il vient d'être nommé consul.

« À la place de Tillmanns ? » demande Erni, pas surprise pour un sou.

Jan hoche lentement la tête.

« Tu as bien fait d'accepter. »

C'est exactement la réaction qu'il attendait d'elle. Il ne la consulte jamais avant de prendre une décision : il a pris l'habitude de se débrouiller tout seul bien avant de la rencontrer. Lors de leur mariage, il avait trente ans ; elle en avait vingt et un. Cependant, confronté à un choix, il se demande toujours ce qu'Erni en penserait. S'il n'est pas tout à fait convaincu qu'elle cautionnerait sa décision, il s'abstient. En général, il est capable de deviner son opinion – du moins n'a-t-elle encore jamais exprimé de désaccord profond.

« Ce n'est pas une charge honorifique, même si on parle de "consul honoraire", marmonne-t-il.

– Tu auras quand même un passeport diplomatique, non ?

– Tu crois que ça change quelque chose pour les Ruskofs ?

– Les Russes ne respectent rien.

– Et les Boches encore moins...

– Tillmanns devait partir, s'écrie soudain Erni. Cet homme était une honte pour les Pays-Bas et pour le monde libre. Je suis heureuse que tu aies dit oui.

– J'espère que tu ne changeras pas d'avis d'ici quelques mois...

– Est-ce que maman va sentir comme Mme Sugihara, maintenant ? demande Edith.

– Comment ça ? ricane son père. Qu'est-ce qu'elle sent ?

– Paris. »

Lorsque Edith et Jan empruntent la Perkūno alēja et la Vaižganto gatvė pour se rendre à l'école, ils croisent souvent

l'épouse du consul japonais. Le consulat du Japon est situé au 30, Vaižganto gatvė, dans une maison ordinaire. Les enfants ne peuvent alors s'empêcher de la suivre à quelques pas de distance, respirant avec bonheur le nuage de parfum qu'elle répand. Du parfum de Paris.

« C'est possible, acquiesce Zwartendijk, le consul Sugihara est passé par Paris pour venir à Kaunas.

– Elle a aussi apporté des tenues somptueuses.

– Et des chaussures à talons hauts », complète le petit Jan.

Parfois, Mme Sugihara s'arrête un instant, tourne la tête et sourit aux enfants. Elle est la seule femme asiatique de Kaunas et savoure l'attention dont elle fait l'objet. Au printemps, elle porte un kimono ; en été, elle dissimule son visage sous une ombrelle. D'après les souvenirs d'Edith, elle était « toujours ravissante ».

Ce que la jeune fille s'abstient de raconter à l'époque, c'est qu'elle imite la démarche de Mme Sugihara, pour le plus grand bonheur de son frère, hilare :

« Vas-y, encore une fois ! »

Mme Sugihara n'a pas plus d'une trentaine d'années. Elle est plutôt grande pour une Japonaise. Edith essaie de se déhancher de la même façon et étudie sa coiffure. Elle serait bien incapable de se peigner comme elle, avec un chignon retenu par une baguette, confie-t-elle à sa mère. Quant à Jan junior, il est obnubilé par ses chaussures. Aucune autre femme ne porte de si hauts talons à Kaunas.

« Maman sera toujours maman, dit Zwartendijk, et je ne vais pas changer, moi non plus. Rien ne va changer.

– Si la guerre arrive ici, tout va changer, réplique le jeune Jan avec l'aplomb d'un adulte. Tout le monde à l'école parle de la guerre.

– Moi, ajoute Edith, demain, je vais raconter à Irka et Manjuha que papa est le nouveau consul ! »

Irka et Manjuha Opatnova sont ses amies russes à l'école allemande. Edith noue facilement de nouvelles amitiés – à cet égard, elle est le portrait craché de sa mère. Erni avait des dizaines d'amies à Neu Titschein, la petite ville où elle a

grandi, et plus tard à Prague, où elle a déménagé pour trouver du travail.

En compagnie d'Edith, je monte au sommet de la colline qu'elle dévalait sur ses skis voilà soixante-seize ans. Rob est au volant, leur frère Jan est présent dans nos pensées.

Peu de frères et sœurs sont restés aussi soudés tout au long de leur vie que les trois enfants Zwartendijk. Jan junior, qui est décédé en 2014, a laissé derrière lui ses mémoires rédigés en anglais – il a passé la majeure partie de son existence au Canada et aux États-Unis ; cependant, la distance n'a pas empêché les Zwartendijk de demeurer proches. Lorsque Jan était mourant, dans sa maison à Tucson, en Arizona, Rob était assis près de lui sur son lit et Edith lui parlait pendant des heures sur Skype. Ils évoquaient souvent leurs années en Lituanie. « Je sens à nouveau le parfum de Kaunas, a chuchoté Jan à sa sœur sur l'écran, juste avant de rendre son dernier soupir. Le parfum du printemps. Ou l'air froid et sec, quand on descendait à toute allure en ville sur nos skis. »

Edith nous indique le chemin sans effort.

« Ici, à droite. Dans cette petite boutique, Jan et moi mangions de la crème aigre au sucre. À l'époque, c'était une simple cahute. C'était la meilleure crème aigre de la ville... »

Et ces escaliers, là-bas ?

« Nous les emprunions pour nous rendre à l'école. Deux cents marches, nous les avons comptées. Pour rentrer, nous les remontions presque aussi vite que nous les avons dévalées. Après l'école, nous avions du temps libre, nous pouvions aller à la patinoire au bout de la rue. Ou skier, quand il avait neigé... »

Cent mètres plus loin :

« Regardez, la maison du consul japonais ! C'est sur ce trottoir que marchait son épouse en roulant des hanches. Elle était si belle et si impressionnante ! Le genre de femme qui ne passe pas inaperçue. Comme ma mère. Je ne sais pas si elle avait de l'influence sur le consul. Le contraire serait étonnant. Quand cette maison a été transformée en musée, elle est revenue à Kaunas. Elle voulait revoir les lieux. Elle a planté trois petits arbres devant la bâtisse, des cerisiers japonais, regardez : ils sont grands, maintenant. »

Encore cent mètres plus loin :

« C'est la Perkūno al. "Al" est l'abréviation d'*alėja*, avenue. C'est là que se trouve notre maison, elle existe toujours. Avec son prunus devant la façade... Seul le numéro est différent : à présent, c'est 59, autrefois c'était le 15. »

Nous descendons de voiture. Je lui donne le bras, elle poursuit son récit. J'ai l'impression de toucher le passé du doigt et de respirer les parfums d'antan.

Edith a beau être, selon ses propres dires, « ridiculement vieille », elle applaudit comme une petite fille en s'écriant : « Ab-so-lu-ment rien n'a changé ! » Tout est resté identique, la demeure, le jardin, l'avenue. Et les fleurs du prunus sont aussi blanches qu'autrefois.

Nous logeons dans un hôtel, deux maisons plus loin. Edith jouait avec la mère de la propriétaire actuelle en 1940. Celle-ci est toujours en vie, elle habite à quelques rues de là. La propriétaire monte en voiture pour aller la chercher. Un quart d'heure plus tard, Edith et Gygaja se font face. Elles se prennent la main et s'observent longuement, comme si elles ne parvenaient pas à croire que toutes deux sont encore vivantes. Edith est la première à rompre le silence ; Gygaja ne parle que le lituanien et le russe depuis la fin de la guerre. Mais soudain les mots jaillissent en allemand, les deux vieilles dames s'étreignent, des larmes coulent sur leurs joues.



## Perdre son entreprise

Zwartendijk ne connaît pas très bien l'ex-consul néerlandais, à qui il n'a serré la main que trois ou quatre fois. Âgé d'une trentaine d'années, c'est un homme encore jeune. Herbert Tillmanns est né et a étudié à Berlin. Cependant, il a passé sa jeunesse à Kaunas et, après ses études, il est rapidement retourné en Lituanie afin de travailler dans la société de son père. Celui-ci, Richard Tillmanns, possédait un atelier de construction mécanique, une usine de carton, une chocolaterie et quelques autres entreprises. Avec ses deux mille salariés, l'atelier de construction mécanique était alors le plus gros employeur de Kaunas. Ses autres affaires rassemblaient environ cinq cents personnes.

Richard Tillmanns avait une réputation de bienfaiteur et de mécène. Il avait fait don d'importantes sommes d'argent à l'école secondaire allemande, à l'Église luthérienne et au musée M. K. Čiurlionis. De la taille d'un mausolée, ce musée, érigé en l'honneur de la fierté nationale de la Lituanie, le peintre et compositeur Mikalojus Konstantinas Čiurlionis, abritait de nombreuses œuvres de la collection de Tillmanns. Čiurlionis était très prisé des Allemands ; son travail rappelait vaguement les paysages de Caspar David Friedrich.

À son fils Herbert, Richard avait confié la direction de l'usine de carton. Il était entré à un très jeune âge au conseil d'administration de la Deutsche Commerzbank, dans laquelle son père détenait une participation majoritaire. L'un des bureaux de direction de la banque avait été aménagé pour l'accueillir, mais il préférait travailler dans le bâtiment situé au 42, Laisvės alėja, où se trouvait alors le consulat. Il avait l'impression de pouvoir y traiter plus librement ses affaires.

Richard Tillmanns est devenu consul honoraire dans les années 1920, d'abord pour le compte de la Suède, puis pour la Suède et les Pays-Bas. Dans les années 1930, il a impliqué son fils dans les affaires consulaires. Jusqu'au jour où il a laissé son poste à Herbert, en 1937 ou 1938.

« Je sais ce qu'on dit de moi, déclare Herbert Tillmanns, visiblement sous le choc, quand Zwartendijk prend place face à lui. Mais que voulez-vous ? Je croyais en cet homme<sup>1</sup>. Un véritable leader. »

Il raconte toute l'histoire à son successeur. L'Armée rouge s'apprête à envahir le pays dans quelques jours. La Lituanie deviendra alors une République soviétique, et toutes les entreprises seront nationalisées. Sa famille sera ruinée – elle repartira sans un centime, avec en prime un coup de pied dans le derrière. Herbert avait espéré que Hitler s'emparerait à la fois de la Pologne et des pays baltes – un souhait partagé par l'ensemble des Litvaniens allemands, qui pensaient pouvoir ainsi protéger leurs intérêts. Les choses ont bien commencé en mars 1939, quand Hitler a obtenu l'annexion à l'Allemagne du territoire de Memel. Cependant, moins de cinq mois plus tard, il a conclu un pacte avec Staline et les communistes. Une décision compréhensible d'un point de vue stratégique : le Führer ne pouvait mener la guerre simultanément sur les fronts ouest et est. Il a gagné du temps en négociant un accord avec l'Union soviétique. Toutefois, les Litvaniens allemands se sont sentis trahis, comme s'ils n'étaient qu'une minorité quelconque, et non un peuple frère. Une chose est sûre : ils ont tout perdu. Leurs maisons, leurs entreprises, leurs biens, tout... Hitler avait au moins tendu la main aux Allemands de Memel, mais pas aux Litvaniens germanophones munis d'un

---

1. Herbert Tillmanns se réfère à Hitler.

passport allemand. Eux, les *Reichsdeutsche*, les « Allemands du Reich », ne représentaient que trois à quatre pour cent de la population – ils n'en valaient pas la peine. Ils n'avaient qu'à rentrer en Allemagne... sans le sou.

Zwartendijk ne souffle mot. Il ne fait aucun doute que Philips Lituanie sera aussi nationalisée par les Soviétiques, mais Jan n'est pas propriétaire de l'entreprise, il pourra toujours retourner auprès de la maison mère. Quant au sort de Tillmanns, il est en effet scellé. Cela dit, il l'a bien cherché ; personne ne l'a forcé à soutenir Hitler.

L'ex-consul secoue la tête comme s'il ne comprenait plus rien à ce qui se passe dans le monde. Il s'offusque de ce que les Pays-Bas, une nation qu'il a représentée avec tant de plaisir et de fierté, soient ainsi foulés aux pieds et occupés.

Incapable de se contenir plus longtemps, Zwartendijk lui coupe la parole. Il est le premier à s'indigner que sa ville natale ait été détruite par les bombes ! Il blâme d'ailleurs personnellement chaque sympathisant de Hitler de ce que Rotterdam ait été choisie comme cible. Bien qu'il n'ait toujours pas reçu de nouvelles de son frère Piet, il est quasi certain que la maison qui les a vus naître a été rayée de la surface de la Terre. *Idem* pour l'entreprise familiale, installée dans le quartier Middensteiger, en plein centre de Rotterdam.

Alors qu'il imagine la rue large et chic, bordée de boutiques et d'établissements, lui reviennent en mémoire l'odeur des feuilles de tabac séchant dans la fabrique et celle du thé dans la maison voisine – un bâtiment au toit incurvé, dont le long couloir donnait sur une autre rue, la Pompenburgsingel.

Fondée en 1808 et baptisée Manufacture de tabac et commerce de thé des frères Zwartendijk, l'entreprise était ancienne et respectable. La manufacture de tabac employait environ soixante-dix personnes, le commerce de thé une dizaine. Jan a assisté au centenaire de l'entreprise quand il avait douze ans. Six ans plus tard, la Grande Guerre éclatait. Les Pays-Bas sont restés neutres entre 1914 et 1918, mais Piet et Jan ont néanmoins dû accomplir leur service militaire et ont été mobilisés. Ils ont passé deux ans sous les armes. À l'époque, les affaires étaient à bout de souffle ; l'approvisionnement en feuilles de tabac s'amenuisait et ils ne pouvaient plus exporter

leurs marchandises. Leur père a vu arriver la faillite, son cœur ne l'a pas supporté. Il est mort en 1918. Piet et Jan ont repris les rênes de l'entreprise en 1919, mais ont été contraints de la vendre quatre ans plus tard à une grosse société disposant de davantage de réserves, la manufacture de tabac Van Rossem.

Jan se souvient des vieilles publicités et des images sur les paquets : le « tabac du capitaine », la marque la plus connue de Zwartendijk, « au goût épicé ». La « consolation de Van Rossem » était moins fort. Les deux marques ont continué à coexister. Il y avait aussi les produits « Best Bird's Eye » et « Black Lion » pour le marché anglais, et du « tabac reconstitué jaune » pour les fumeurs à petit budget. Mais quelle importance à présent... Jan a pris rendez-vous avec Herbert Tillmanns pour récupérer les tampons portant l'emblème du royaume des Pays-Bas, et non pour se lamenter de la débâcle de la manufacture de tabac des frères Zwartendijk.



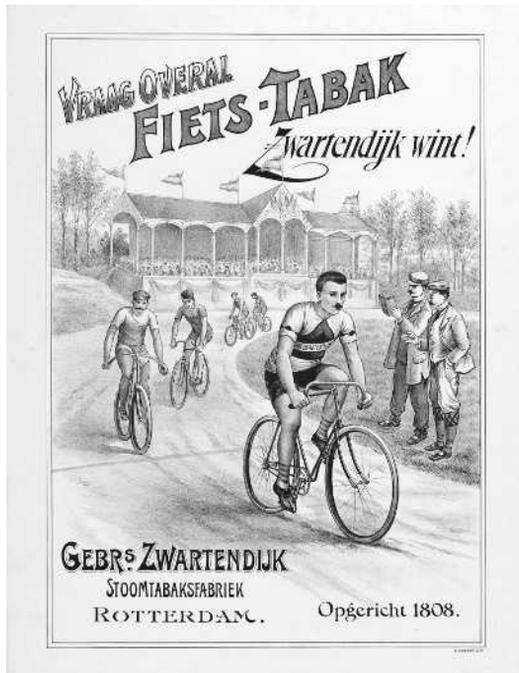
28, Middensteiger à Rotterdam.

Le bâtiment doté d'une tourelle hébergeait l'établissement de tabac et de thé de la famille Zwartendijk.

La rue entière a été rasée en mai 1940.

Perdre son entreprise... Tillmanns peut pleurer à chaudes larmes, Jan l'a vécu non pas une fois, mais deux. Peu avant la vente de la manufacture de tabac, il avait embarqué sur un bateau pour l'Amérique du Sud. Il était allé en Argentine, puis au Paraguay, afin d'y acheter du tabac de bonne qualité pour tenter de sauver l'usine. Il n'avait eu aucun succès à Buenos Aires ; au Paraguay, il avait travaillé comme cow-boy à Estancia Belén-cué. Après une crise de paludisme et une morsure de serpent, la coupe avait été pleine. Il était rentré à Rotterdam, avec quelques illusions en moins et un singe sur l'épaule. L'animal a fini à Diergaarde Blijdorp, le zoo de Rotterdam.

Jan a fait une deuxième tentative à Prague, où il a vendu huiles et graisses pour le compte de la société rotterdamoise Van der Hoeven. La réussite a été au rendez-vous, jusqu'au krach boursier de 1929 – le jeudi noir, le 24 octobre. Le vent de panique démentielle n'a pas épargné Prague, et encore moins Rotterdam, où les stocks de marchandises ne valaient soudain plus un clou. Des parcs de réservoirs entiers remplis



Affiche publicitaire de la manufacture de tabac Zwartendijk.

d'huiles végétales passaient désormais aux pertes et profits. En février 1930, Jan a bouclé ses valises. Après Prague, il a tenté de relancer ses affaires à Hambourg, toujours pour le compte de Van der Hoeven. Hélas, c'était perdu d'avance.

En 1932, il est rentré à Rotterdam avec sa famille. Sans emploi. La situation a perduré jusqu'en 1936. Pendant quatre ans, il s'est occupé des tâches ménagères : laver les vitres, passer l'aspirateur. Il en éprouvait une forme d'apaisement. Le ronronnement de l'aspirateur l'aidait à réfléchir. Jan n'a jamais été carriériste, mais il avait une famille, il fallait bien gagner de quoi l'entretenir.

Il ne sait plus s'il a envoyé beaucoup de lettres de candidature à l'époque, mais il se souvient que Philips a été la première entreprise à l'inviter à un entretien d'embauche. Son expérience internationale lui a permis de commencer tout de suite. Il a cependant posé une condition : un emploi pour son frère jumeau. À sa grande surprise, Philips a accepté. Piet a toutefois dû rendre visite à « monsieur Anton », tout comme Jan. Anton Philips n'embauchait jamais quelqu'un sans s'être d'abord entretenu deux minutes avec lui. À l'issue de ce laps de temps, s'il hochait la tête, vous aviez le job ! Dans le cas contraire, il quittait la pièce sans un mot.

À compter du signe de tête de monsieur Anton, Jan a eu le sentiment de travailler pour Philips depuis toujours – ce qui était étrange, car il avait déjà quarante ans quand il a signé son contrat. Ce nouveau poste l'a en outre obligé à déménager à Eindhoven, le forçant à s'éloigner de la mer. Très vite, il s'est mis à prendre à cœur les affaires de Philips. Lorsque Jan s'engage, sa loyauté est sans faille. Il était ainsi avec son frère : il se disputait sans cesse avec Piet, mais gare à qui s'aviserait de dire du mal de lui ! Il serait prêt à tout pour son frère, sa sœur, son épouse et son meilleur ami. De la même façon, il a bien l'intention de ne jamais quitter Philips.

Piet travaille toujours à Eindhoven. Son caractère est en tout point opposé au sien : il n'aime pas voyager, encore moins à l'étranger. Il a refusé d'aller étudier à Reading, préférant un pensionnat à Haarlem, près d'Amsterdam. Il a épousé une véritable Rotterdammoise et a déménagé à contrecœur à Eindhoven, qu'il trouvait déjà trop loin à son goût. Cependant, à l'image de Jan, il considère Philips comme sa famille.



Dans le jardin maraîcher de la famille Stoffel.  
De gauche à droite : Koen De Haan et son épouse,  
Edith, Jan Zwartendijk avec Robbie dans les bras,  
Robert Van Prattenburg et sa femme.

Tillmanns poursuit sa plainte, quand Zwartendijk l'interrompt : « Comment fait-on pour délivrer un visa ? » Oui, c'est grossier, mais il veut en finir au plus vite avec cette conversation. À l'évidence, Tillmanns est en train de vivre la fin d'une époque et il ne s'en tirera pas sans casse, même s'il dispose sans doute d'une coquette somme sur un compte bancaire en Suisse. Ce qui agace Jan, c'est qu'il s'est jeté dans les bras de Hitler par peur de l'avenir. Quelle sera la prochaine étape ? Revêtir l'uniforme ? S'enrôler auprès des SS ?

Tillmanns comprend que son interlocuteur est à bout de patience. Il lui expose brièvement ce que l'on attend d'un consul et lui remet les dossiers. Un quart d'heure plus tard, Zwartendijk est dehors. Pour rejoindre son bureau, il lui suffit de traverser en diagonale la Laisvès aléja.

« On va installer une pancarte à côté de la porte, dit-il à De Haan et Van Prattenburg. Consulat du royaume des Pays-Bas. Avec un lion et tout et tout. Je suis sûr que ça vous plaira aussi. »

Tous deux sont d'abord trop surpris pour réagir.

Koen De Haan, vingt-neuf ans, est marié et a un fils de l'âge de Robbie. Robert Van Prattenburg, qui vient de fêter ses trente ans, est lui aussi marié, mais pour l'instant, il ne dort que des cactus. Il vit au centre-ville, dans un appartement regorgeant de plantes grasses. La situation devrait changer bientôt : sa femme est enceinte et doit accoucher en août.

« Ne t'attends pas à des remerciements, à l'usine », prédit De Haan.

L'endroit grouille en effet de chemises brunes. Zwartendijk a déjà suspendu les principaux fauteurs de troubles en concertation avec De Haan, mais les ouvriers, dont la plupart sont des *Volksdeutsche*<sup>1</sup>, sont majoritairement favorables aux nazis.

Maschewski craint que Philips Lituanie ne soit considérée comme une entreprise étrangère, aujourd'hui encore plus qu'auparavant. Quand l'URSS occupera le territoire, la première mesure du nouveau régime sera de nationaliser les sociétés étrangères. Maschewski redoute la panique des représentants de commerce. En cas de nationalisation éclair, ils seront les premiers à prendre la porte : une économie planifiée n'a pas besoin de VRP.

En réalité, Philips Lituanie est juridiquement une entreprise lituanienne. Afin de contourner les droits de douane élevés, Philips a créé des sociétés indépendantes et construit des usines d'assemblage partout dans le monde. La plupart des pièces proviennent de la maison mère à Eindhoven, mais les radios, gramophones, émetteurs et équipements médicaux sont assemblés sur place, dans des usines locales. Les modèles de radios et de gramophones diffèrent d'un pays à l'autre ; les Allemands aiment les postes en chêne foncé, les Lituanais

---

1. Terme allemand forgé au début du xx<sup>e</sup> siècle qui désigne des populations minoritaires vivant hors d'Allemagne ou d'Autriche, et qui, sans avoir la nationalité de l'un de ces deux pays, se définissent (ou sont définies) ethniquement ou culturellement comme allemandes.

préfèrent le noyer marron clair. La branche lituanienne est relativement petite, les branches polonaise et hongroise sont de taille moyenne, tout comme celles de Suède et d'Allemagne. La gamme de produits varie ; la filiale lituanienne assemble uniquement des radios et des gramophones, et s'approvisionne en ampoules auprès de l'usine polonaise de Philips. Les filiales jouissent d'une relative autonomie : les directeurs n'ont pas à demander l'autorisation du siège pour un oui ou pour un non, mais les travailleurs – environ quarante-cinq mille à travers le monde en 1940 – sont employés par le groupe international Philips. Pour une société de cette taille, qui possède des sites dans près de soixante-dix pays différents, une guerre mondiale pose de cruels dilemmes.

Depuis 1919, Philips a eu pour stratégie d'intégrer au mieux ses filiales étrangères au sein des économies nationales où elles sont implantées. L'entreprise a notamment conclu des accords de licence avec la compagnie RCA aux États-Unis et la firme de radiotélévision allemande Telefunken concernant la production et la vente de tubes électroniques. En temps de paix, tout cela ne pose aucun problème, mais l'expansionnisme de Hitler perturbe le vaste réseau du commerce international.

Le lendemain, Zwartendijk convoque les représentants. Maschewski a vu juste : ils n'apprécient guère que le consulat s'installe dans le même bâtiment que l'entreprise, soulignant par là son origine néerlandaise. Jan minimise les responsabilités du consul, comme l'a fait De Decker avec lui au téléphone. Il raconte aux commerciaux que Philips Lituanie sera de toute façon nationalisée si l'Union soviétique annexe le pays, et qu'une pancarte à côté de la porte n'y changera rien. Toutefois, il prédit aussi que les Soviétiques prendront des gants, car ils voudront que l'usine leur fournisse rapidement des radios de bonne qualité. En repartant, les représentants sont quelque peu rassurés, mais pas tout à fait convaincus pour autant.

Zwartendijk patiente exactement deux semaines avant d'informer la maison mère à Eindhoven. Le 14 juin, il envoie un court rapport :

[...] L'ambiance au bureau est très tendue en raison de divergences d'opinions et de leurs conséquences. Pour l'instant, à mon grand regret, cette situation m'empêche d'envisager tout déplacement à Eindhoven, déplacement qui serait de toute façon voué à l'échec. En ce qui concerne le travail, nous avons de quoi tenir encore quelques mois. Seule l'usine est arrêtée pour le moment ; j'ai dû renvoyer vingt personnes.

[...] Le ministre plénipotentiaire à Riga m'a demandé d'accepter la charge de consul, j'ai dit oui. Le consul précédent, qui n'était pas néerlandais, était à bout de nerfs après l'invasion des Pays-Bas et a démissionné.

Jan a un instant envisagé de demander au siège de l'entreprise l'autorisation de devenir consul, avant de se souvenir de ce que De Decker lui avait dit : Philips a été placée sous le contrôle des Allemands. Il ne peut savoir avec certitude qui recevra son rapport : Anthony Guépin ou Jan Schaafsma, ses interlocuteurs habituels, ou un Néerlandais fasciste – ou, pire encore, l'administrateur allemand ?

La lettre mettra près de trois semaines à arriver, ce qui est exceptionnellement long. L'extrait qui a été conservé dans les archives de Philips porte la mention : « reçu le 05/07 ». Entre-temps, la situation s'est considérablement détériorée en Lituanie.

## Gammes et cactus

Ce vendredi 31 mai, après sa réunion avec les représentants, Jan Zwartendijk est submergé par une bouffée d'angoisse, dont il espère se débarrasser rapidement en allant retrouver sa famille. Il décide de quitter le bureau beaucoup plus tôt que d'habitude, à quatre heures et quart, et d'en profiter – chose qu'il n'a encore jamais faite – pour aller chercher Edith, qui prend des leçons de piano chez une professeure russe. Elle s'y rend tous les vendredis après-midi, juste après l'école.

C'est une dame sévère, prête à tout *für die Musik* – du moins Jan le croyait-il, jusqu'à ce qu'Edith rentre à la maison avec des anecdotes un peu plus pittoresques. La professeure de piano a toujours trop chaud ; elle donne ses leçons en combinaison, les jambes écartées, et fume cigarette sur cigarette en soupirant : « Mon enfant, tu entends bien que ce n'est pas bon, enfin ! » Quand Edith joue ses gammes trop lentement, elle reçoit une tape sur les doigts. La jeune fille maigrichonne proteste : « Chère madame, je ne peux pas apprendre comme ça ! »

La porte est entrouverte. Jan la pousse doucement et entre dans la maison, guidé par le son du piano. « C'est moi qui viens chercher ma fille, aujourd'hui, dit-il après avoir toussoté discrètement. La situation est très tendue, en ville.

– Pas moyen d’y échapper, *Herr Direktor*. La guerre sera bientôt là. »

La femme, en effet vêtue d’une combinaison de soie d’un blanc brillant, est assise sur une chaise à dossier droit près d’Edith, qui n’arrive pas à croire que son père est venu spécialement pour elle. Les bretelles de la combinaison ont glissé le long de ses épaules.

« En tant que Russe, vous n’avez pas grand-chose à craindre... dit-il.

– *Ach, Herr Zwartendijk*, vous le croyez vraiment ? Si j’étais bolchevique, je n’aurais rien à redouter. Mais une Russe qui s’est réfugiée en Lituanie ? Votre fille doit s’exercer davantage, *Herr Zwartendijk* ! Répéter, répéter, répéter. Je lui dis chaque semaine qu’elle n’arrivera jamais à rien si elle n’apprend pas d’abord correctement ses gammes.

– J’y veillerai. Mais pour l’heure, je voudrais l’emmener manger une glace.

– C’est bien ce que je pensais : vous la gâtez. Mais mon Dieu, comme je chéris le souvenir de ces deux ou trois fois dans ma vie où mon père m’a cajolée ainsi ! Allez-y, mais je vous préviens, je vous facturerais l’heure complète. »

La remarque le fait glousser.

« Papa, est-ce que maman va bien ? demande Edith dans la voiture.

– Bien sûr, ma chérie, ne t’inquiète pas. Je voulais te faire une surprise, tout est si confus en ville. Tout le monde devient fou au bureau.

– On va vraiment manger une glace ?

– Que penses-tu du salon de thé près de la pâtisserie ?

– Fais attention, papa, là-bas, on pourra te voir depuis ton bureau !

– Tu as passé une bonne journée, à l’école ? »

Edith hausse les épaules. Elle préfère en dire le moins possible sur l’établissement allemand, afin de ne pas alarmer ses parents. Ils trouveraient le règlement beaucoup trop strict. Quand le professeur entre dans la classe, les élèves doivent rabattre leur pupitre, se lever, se mettre au garde-à-vous et dire haut et fort : « Bonjour, monsieur le professeur. » Pour un peu, ils devraient faire le salut militaire !



Photo d'école d'Edith à Eindhoven, 1938.

Tout le monde porte un uniforme. Celui des filles se compose d'un chemisier blanc sous un tablier noir et d'une jupe bleu marine doublée de crêpe Georgette, plissée en bas et lisse en haut. Le tout est complété d'une casquette à visière bleu roi et liseré argenté. Une tenue qu'Edith juge magnifique et qui justifie à elle seule de fréquenter l'école allemande. Son père ne partage toutefois pas cet avis : « Tu étais beaucoup plus jolie à Kralingen, dans tes vêtements ordinaires. »

Les exercices de gymnastique sont dignes d'un entraînement militaire. Sur le parvis de l'école, les filles doivent retirer leurs chaussures et leur jupe, et marcher en cercle, qu'il pleuve des cordes, qu'il neige ou qu'il vente. Les pieds nus, en short. Cela non plus ne perturbe guère Edith : après cinq minutes d'exercices, on est réchauffée. Lorsqu'elle en parle à sa mère, celle-ci s'exclame : « Quelle bande de brutes ! » Et ce, alors même que

« *mammie* » – Edith converse souvent en allemand avec sa mère, mais ne l'appelle jamais *Mutti* – a elle aussi fréquenté une école allemande, autrefois.

La plupart des élèves sont des *Volksdeutsche*. Lorsque Edith rend visite à l'une de ses camarades de classe, elle éprouve un choc : la jeune fille vit dans une maisonnette en bois qui tombe en ruine. L'intérieur regorge de statuette de saints, mais il n'y a pas de meubles à l'exception d'une table, d'un banc en bois et d'un buffet. On croise aussi quelques enfants allemands riches à l'école. Ils ne veulent rien avoir à faire avec les *Volksdeutsche*, que tout le monde méprise en Lituanie.

Les autres enfants étrangers, comme Jan et Edith, sont bien acceptés à l'école. Dans la classe de cette dernière, on n'importune jamais non plus ses amies russes ni la jeune Suédoise à cause de leur nationalité. Quant aux enfants juifs, leurs parents les ont retirés de l'école. Ils ne se sentaient plus chez eux dans cet environnement germanophone.



Edith (assise) avec ses amies russes, Kaunas, 1940.

Zwartendijk a la tête ailleurs ; il emmène d'abord sa fille à la pâtisserie Markus, puis à la terrasse de l'hôtel-restaurant Metropolis pour y manger une deuxième glace, cette fois-ci dans une coupe en verre.

« Tu ne me gâtes pas trop, papa ? On n'est que vendredi. » À sa connaissance, ce n'est pas le jour des friandises. Ils n'y ont droit que le samedi, et le dimanche bien sûr, lorsqu'ils rendent visite aux Stoffel et se gavent de tarte aux pommes.

Les Stoffel logent à côté de leur jardin maraîcher à Kaunas, mais ils possèdent une résidence secondaire entourée d'un grand verger, à huit kilomètres de la ville, dans le village de Dainava. En outre, pendant les mois d'été, ils louent du samedi après-midi au dimanche une ferme sur les rives du Niémen – le couple de paysans qui l'habite dort alors dans le foin. Le dimanche soir, ils se dépêchent de rentrer chez eux, car ils ne peuvent abandonner le jardin et le verger plus d'un jour et demi.

Lenie Stoffel a dix-sept ans de moins que son époux, Kees. Ils ont trois enfants : deux filles, Anneke et Alice, et un fils aux cheveux roux et au menton proéminent, Pieter. Un garçon un peu spécial, aux yeux d'Edith et de Jan. Il est toujours en tenue de marin et dissimule ses cheveux roux sous une casquette militaire. Si quelqu'un s'avise de la lui faire tomber, il se met à hurler. Ses sœurs portent des vêtements lituaniens.

Originaire de Deventer aux Pays-Bas, la famille de Kees travaille depuis toujours dans le commerce du bois. Kees lui-même a commencé sa carrière dans la sylviculture à Arkhangelsk. Lorsqu'il a dû quitter la Russie communiste en 1920, il était déjà marié depuis plus d'un an avec Lenie Barnehl, une Lettonne fille d'un pasteur baptiste venant d'un village proche de Riga. Il est retourné aux Pays-Bas avec Lenie, mais n'a pas réussi à se réadapter à son pays natal. Il a récupéré son héritage, acheté un terrain à Kaunas et démarré une entreprise de maraîchage. Hormis les concombres, on ne trouve pas beaucoup de légumes en Lituanie à l'époque. Kees met sur le marché épinards, chicorées, endives, choux

de Bruxelles et petits pois. Toute la ville s'approvisionne chez lui.

En plus de l'allemand, sa langue maternelle, Lenie parle couramment letton, lituanien, polonais et russe, et elle se débrouille assez bien en yiddish. C'est une femme charmante qui se fait facilement des amis et aime être très entourée.

Quant à Kees, il prête volontiers main-forte aux Néerlandais qui s'installent en Lituanie. « Nous étions si naïfs à l'époque, se souvient Edith, nous ne savions rien de la situation dans le pays, nous ne nous posions pas de questions. »

Il en allait autrement de Robert Van Prattenburg, qui suivait la politique de près. Vingt-cinq ans après la guerre, il a brossé un tableau si détaillé des faits dans le magazine des employés de Philips qu'on l'aurait pris pour le rapport d'un témoin, rédigé sur le vif :

Les événements se succédèrent à une allure effrénée. Les Allemands trouvaient leurs frontières trop étroites. Ils avaient soif de *Lebensraum*<sup>1</sup>. Les premiers à en faire les frais furent les Tchèques. Chamberlain partit pour Munich, mais son « parapluie de la paix » ne suffit pas à fournir la protection nécessaire. En mars 1939, le territoire de Memel, voisin de la Lituanie, fut réuni avec l'Allemagne. Celle-ci voulait aussi avoir les coudées franches à Dantzig, mais les Polonais, soutenus par le Royaume-Uni et la France, refusèrent. L'Allemagne et l'Italie conclurent alors une alliance militaire. Le 23 août, les ministres des Affaires étrangères de l'Allemagne et de l'URSS, von Ribbentrop et Molotov, signent le traité de non-agression entre les deux pays. Le 1<sup>er</sup> septembre 1939, les troupes allemandes envahissent la Pologne. Deux jours plus tard, le Royaume-Uni et la France déclarent la guerre à l'Allemagne de Hitler. Le 17 septembre, ne souhaitant courir aucun risque, les Soviétiques occupent les territoires de l'est de la Pologne. Dix jours plus tard, Varsovie tombe aux mains des Allemands. La position de la Lituanie, prise en sandwich entre deux puissances totalitaires, est tout sauf confortable. Sa situation géographique l'expose depuis toujours aux répercussions des conflits : elle a notamment connu un afflux d'exilés russes entre 1917 et 1920. Ensuite, des légions de *Volksdeutsche* venant du Reich, appauvri à l'issue de la Première

---

1. Dans l'idéologie nazie, l'« espace vital », l'idée selon laquelle le peuple allemand devait étendre son territoire aux pays voisins.

Guerre mondiale. À présent, ce sont des Juifs polonais qui franchissent la frontière lituanienne pour fuir l'armée allemande. Les tensions internes évoluent au gré de l'intérêt des grandes puissances voisines pour les pays baltes. Dans un premier temps, l'appétit de l'Union soviétique se limite à la Finlande, la Lettonie et l'Estonie, ce qui laisse aux Allemands toute latitude pour convoiter la Lituanie – avec pour conséquence que les ressortissants du Reich qui y habitent et y travaillent parquent bientôt en uniforme nazi marron. Au fur et à mesure que la machine de guerre allemande se déploie, les Soviétiques accordent de plus en plus d'attention à la Lituanie. Ils concluent des traités avec les trois pays baltes, ce qui pousse les Allemands qui y vivent à adopter un profil plus discret.

Enfant, Robert rêvait d'être journaliste sportif à la radio, afin de couvrir les Jeux olympiques d'Amsterdam en 1928. Au lieu de reporter, il est devenu vendeur de radios, mais son enthousiasme d'autrefois est palpable à travers son article. Au moment des faits, il suit l'actualité de près ; il passe toutes ses soirées l'oreille collée à son poste de radio, et informe Zwartendijk et De Haan de tout ce qu'il entend. Un rapport interne de Philips le décrit comme quelqu'un de « très calme, très coopératif, très humain » ; après la guerre, il dirigera pendant vingt-sept ans Philips Norvège, où il sera considéré comme « un Norvégien parmi les Norvégiens », et même comme « le véritable père de l'organisation norvégienne », toujours d'après le même rapport. Il s'identifiera tellement à ce peuple qu'il finira par en acquérir la nationalité. Robert se distingue déjà par ces traits de caractère lorsqu'il vit en Lituanie : il s'immerge complètement dans son nouvel environnement. La seule différence est qu'à Kaunas il cultive des cactus, alors qu'il fera pousser des orchidées en Norvège.

De Haan, qui dirigera l'usine d'autoradios de Philips dans la ville belge de Tessenderlo dans les années 1960, est du genre pragmatique. Il commence toujours par poser la même question : « Que faut-il qu'on fasse ? » C'est ensuite à Zwartendijk qu'il revient de répondre.

Les trois hommes se complètent à la perfection. Sous la direction de Zwartendijk, ils forment en Lituanie, selon les termes de Van Prattenburg, « une équipe de taille modeste,

mais militante » : Zwartendijk, qui peut se targuer de dix ans d'expérience à l'étranger et estime qu'être à l'écoute est la clé de la réussite d'un manager, laisse une grande marge de manœuvre aux deux jeunes hommes ambitieux qui commencent leur carrière à ses côtés. Avant même de devenir consul, Jan possède les qualités d'un diplomate.

Kees et Lenie Stoffel font remarquer à plusieurs reprises aux collaborateurs de Philips que les Lituaniens détestent tout autant les Polonais qu'ils haïssent les Soviétiques. En 1918, alors que la Lituanie était sur le point d'accéder à l'indépendance, la Pologne s'est emparée d'un quart de son territoire et a occupé sa capitale historique, Vilnius. La population a d'abord espéré l'arrivée d'un homme providentiel pour la sauver. Le coup d'État de 1926 a mis fin à la démocratie parlementaire et ouvert la voie au régime autocratique du président Antanas Smetona. Lorsque lui aussi s'est révélé incapable de renverser la vapeur, le pays a placé ses espoirs dans l'intervention des nazis. Leur popularité a été de courte durée. Après que Hitler a annexé le territoire de Memel à l'Allemagne, les Lituaniens ont perdu toute confiance dans le Führer.

Les Stoffel expliquent sans doute à leurs amis que l'antisémitisme lituanien ne découle pas d'une aspiration à la pureté raciale, mais d'une jalousie et d'une frustration alimentées par le parti d'extrême droite des Loups de Fer. À la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, la Russie a envoyé les Juifs les plus pauvres – ils étaient des millions – en Lituanie, en Lettonie et en Pologne. Dans chacun de ces pays, ils ont servi de main-d'œuvre bon marché dans les usines et l'industrie textile. En Lituanie, ils se sont spécialisés dans le traitement des fourrures ; certains se sont lancés dans l'agriculture, au grand dam des paysans lituaniens, pour qui il est devenu difficile de gagner le minimum vital.

Les Lituaniens souhaitent se débarrasser au plus vite des Juifs. Cependant, ils sont ambivalents, car cela signifierait qu'ils devraient arracher eux-mêmes leurs pommes de terre, fermer la plupart de leurs usines textiles et raser des quartiers entiers de Vilnius et Kaunas (ceux qui concentrent les petites entreprises, les ateliers de couture, etc.).



Le dernier après-midi d'été avec les Stoffel. Debout (de droite à gauche) : Koen De Haan, Pieter Stoffel, Robert Van Prattenburg, Jan Zwartendijk avec Robbie dans les bras, Kees Stoffel. Assise au milieu : Lenie Stoffel, avec à droite Jan junior et Erni, et à gauche Mme De Haan, Edith et Mme Van Prattenburg.

« Vous avez dû remarquer, dit Stoffel aux hommes de Philips, que la Lituanie est le seul pays de la région qui laisse entrer les réfugiés juifs venant de Pologne et de Tchécoslovaquie.

– Voilà qui est fort contradictoire », reconnaît Van Prattenburg.

Après avoir discuté de la situation en Europe de l'Est, ils peuvent enfin se détendre. Zwartendijk et son fils Jan traversent le Niémen à la nage, Erni et Edith les regardent depuis la rive. Edith rêve de les rejoindre, elle aimerait faire exactement les mêmes choses que son frère et son père, mais elle n'ose pas – et s'en veut beaucoup. Dans le Niémen, le courant est fort. Zwartendijk a passé toute sa jeunesse à nager dans la Rotte et la Meuse, parfois sur des kilomètres à contre-courant. Le petit Jan nage comme un poisson. Lorsqu'il sort enfin de l'eau, il halète comme une machine à vapeur.

Jan s'étend alors au soleil le temps de sécher, puis saisit son violon. Pour les adultes, c'est l'heure de boire une bière. Jan cale son instrument sous son menton et joue un air tzigane. Edith est la seule à l'écouter vraiment.

## Erni Christianus

Erni se plaît à Kaunas. Construite en 1938, la maison sent encore la peinture fraîche. Le jardin compte tellement d'arbres qu'il y a toujours de l'ombre. En raison de son emplacement en haut d'une colline, il y souffle en permanence une brise légère qui rafraîchit l'air, de sorte qu'il ne fait jamais trop chaud en été. Erni passe beaucoup de temps assise sur une chaise longue avec Robbie sur les genoux, les yeux dans le vague. Après avoir rêvassé pendant des heures, elle redevient soudain active et pétulante. Elle tient son exubérance de sa mère, son côté plus songeur de son père.

Les dimanches à la campagne chez les Stoffel, au bord du Niémen, lui rappellent les étés de sa jeunesse, lorsque son père était encore en vie, étés qu'ils passaient dans les bois. Si la guerre n'avait pas éclaté, elle aurait pu rester des années en Lituanie ; elle ne ressent guère de nostalgie pour son pays d'origine. Elle n'éprouve aucune difficulté à se faire comprendre des Lituanais – hormis l'allemand, elle parle couramment le polonais et se débrouille assez bien en russe – et connaît bien les différences de mentalité des communautés du pays. Ses ancêtres du côté paternel étaient d'origine balte.

Elle porte un nom de famille suédois : Christianus. Son arrière-grand-père a quitté la Suède pour l'Estonie. Son

grand-père a migré vers le sud jusqu'au fin fond de la Pologne, en passant par la Lettonie. Son père est né à Bielsko en Silésie, près de la frontière avec la Tchécoslovaquie.

Bielsko se situe dans la ville double de Bielsko-Biała, qui est coupée en deux par la rivière Biała (qui signifie « blanc » en polonais). Durant des siècles, les villes jumelles ont appartenu à des duchés différents : celui de Teschen pour Bielsko, celui d'Oświęcim (Auschwitz en allemand) pour Biała. Plus tard, elles ont même fait partie de pays différents – Bielsko était en Autriche et Biała en Pologne. L'endroit forme en outre une enclave linguistique : la majorité de la population s'exprime en allemand, tandis que l'on parle polonais tout autour de la ville. C'est aussi un îlot religieux : la plupart des habitants sont luthériens, la religion d'origine de la famille Christianus.

Le père d'Erni passe la majeure partie de sa jeunesse à Bielsko. Après l'école secondaire, il travaille comme comptable dans différentes entreprises de Cracovie. À vingt-deux ans, il part chercher son salut à une centaine de kilomètres plus à l'ouest, à Neu Titschein, où il se hisse, après quelques années, au poste de directeur de l'usine de chapeaux Hückel. Il n'a pas besoin de changer de nationalité, puisque toute la zone appartient alors à l'Empire austro-hongrois.

Ernst Moritz Christianus attend d'obtenir un emploi correct et bien rémunéré avant d'épouser enfin Sophie Skijba, de huit ans sa cadette. Originaire de Lipník nad Bečvou (Leibnik en allemand) en Moravie (Mähren en allemand, une région qui fait également partie de l'Autriche-Hongrie), elle a grandi dans la ville voisine de Hohenstadt (Zábřeh en tchèque). Erna Marie naît le 13 juillet 1905 dans cette même ville de Hohenstadt. Troisième fille d'Ernst et de Sophie, elle reçoit la nationalité autrichienne. Sophie a en effet l'habitude d'accoucher chez sa mère. Ses aînées, Gretl et Ille, sont aussi nées à Hohenstadt.

Les filles grandissent à Neu Titschein, au pied des Carpates. De chaque fenêtre de la maison, elles aperçoivent les montagnes se profiler à l'horizon. Plus près de chez elles, l'usine de chapeaux laisse échapper de petits nuages blancs dans le ciel. Hückel est la première usine à vapeur fabriquant des chapeaux de tout l'Empire austro-hongrois. De Prague à Budapest en passant par Vienne, ces messieurs portent presque tous des chapeaux melon, mous ou hauts de forme, de chez Hückel. Au

début du siècle, la fabrique s'est également lancée avec succès dans la production de chapeaux pour dames.

L'usine existe toujours. Elle a certes été modernisée, mais il n'en reste pas moins incroyable que le fabricant d'un produit aussi désuet que des chapeaux ait survécu à deux guerres mondiales, cinq crises économiques, la transition du capitalisme au communisme et, inversement, le passage du communisme à l'économie de marché. Après sa nationalisation, l'entreprise a été rebaptisée Tonak. Elle emploie encore sept cents personnes à ce jour. En 1905, elles étaient deux fois plus nombreuses.

Étant la petite dernière du plus grand employeur de la ville, Erni naît pour ainsi dire avec une cuillère en argent dans la bouche. Elle ne peut s'empêcher de penser que le soleil se lève spécialement pour elle – un sentiment qui l'accompagnera presque toute sa vie. Toujours pleine d'entrain, elle s'habille comme si on allait à tout moment l'inviter à sortir. Elle se montre polie mais ferme lorsqu'il s'agit de défendre ses opinions et préférences, et affiche un optimisme à toute épreuve.

Nový Jičín – tel est le nom donné à la ville de Neu Titschein après l'effondrement de l'Empire austro-hongrois – ressemblait à une petite ville allemande, si l'on en croit une carte postale de 1932 qu'Erni conservait toujours dans son sac à main et que sa fille m'a remise. Elle porte la légende « *Stadtplatz mit Rathaus* », place



Nový Jičín (anciennement Neu Titschein), 1932.

principale et hôtel de ville ; y figurent des arcades, des hôtels particuliers de style classique et des bâtiments Renaissance. On y voit en outre la tour de l'hôtel de ville et, à peine visibles, les vagues contours du clocher d'une église baroque. Toutes les petites villes situées au pied des Carpates et dans les anciens duchés de Teschen et d'Auschwitz paraissent allemandes et portent l'empreinte d'une forte influence juive. Sur la carte postale, c'est jour de marché : on aperçoit les étals et les commerçants, sans doute des Juifs. L'existence d'une communauté juive à Neu Titschein remonte au XIV<sup>e</sup> siècle ; au XVI<sup>e</sup> siècle, le ghetto juif comptait quarante-six maisons. En 1848, les Juifs qui y habitaient ont obtenu tous les droits civiques ; en 1875, ils y ont construit leur cimetière, et en 1908, ils ont ouvert une synagogue.

Les Juifs travaillent dans le commerce, l'industrie textile ou l'usine de chapeaux Hückel – Ernst Moritz Christianus les emploie volontiers, car ils sont généralement méticuleux. Les meilleures amies d'Erni et de ses sœurs Gretl et Ille sont des filles juives et tchèques. Erni affirmera plus tard : « Avec les Polonaises et les Allemandes, on pouvait pleurer, avec les Tchèques et les Juives, on pouvait rire. »

La vie insouciant et confortable d'Erni s'achève trois mois après le déclenchement de la Première Guerre mondiale, quand son père, atteint aux poumons, se retrouve soudain cloué au lit par la tuberculose. Il meurt en 1916, peu avant son quarante-huitième anniversaire.

À l'époque, veuves et orphelins ne peuvent prétendre à une pension digne de ce nom. Ernst Moritz Christianus laisse sa femme et ses filles dans une mauvaise passe financière. La seule chose sur laquelle elles peuvent compter est leur maison, une imposante demeure. Hélas, le peu d'argent de l'héritage est presque entièrement englouti dans l'entretien de la propriété.

Erni est alors âgée de onze ans. La famille survit grâce aux légumes du potager, aux champignons qu'elle ramasse dans les bois environnants et aux travaux de couture auxquels s'attelle aussitôt la mère pour subvenir aux besoins les plus urgents. Erni et sa sœur Ille, de un an son aînée, doivent gagner très tôt leur vie. Elles suivent des cours accélérés de dactylographie et de sténographie avant de partir pour Prague, espérant y être embauchées comme secrétaires.

Gretl, qui est née avec une affection cardiaque, est dispensée de tout travail physique : ses lèvres bleussent au moindre effort. Cela ne l'empêche pas de trouver un emploi de bureau afin de contribuer aux dépenses du ménage. Elle vivra jusqu'au décès de sa mère à Neu Titschein – désormais Nový Jičín –, dans la demeure familiale qui possède une avant-cour et un long couloir d'entrée. Erni et Ille y retournent chaque dimanche pour remettre à leur mère et à Gretl l'argent qu'elles ont gagné à Prague.

Leur vie ne leur paraît pas tragique ; le quotidien est parfois difficile, mais cela donne du sel à leur existence. Quoi qu'il en soit, leur jeunesse n'a rien de banal. Les deux sœurs apprécient Prague et leur émancipation précoce. Elles parviennent rapidement à obtenir de meilleurs emplois : elles font du porte-à-porte pour vendre des encyclopédies, ou proposent des annuaires à des hommes d'affaires. Elles reçoivent ainsi régulièrement des invitations de beaux jeunes hommes pour se rendre au bal ou au parc d'attractions au-dessus du château fort de Prague.

Le vendredi soir, Ille et Erni montent dans le train à vapeur pour rentrer chez elles. Elles doivent changer de train en pleine nuit. Lorsqu'elles arrivent à Nový Jičín le samedi matin, la fumée s'engouffrant par les fenêtres ouvertes, elles sont noires de suie.



Erni à Prague à l'âge de vingt ans.



## Entre Prague et Rotterdam

Dans les années 1920, Erni et Ille Christianus passent beaucoup de temps dans le quartier de Josefov, l'ancien ghetto où vivent la plupart des cinquante mille Juifs que compte la ville de Prague. On y trouve des cafés chaotiques où l'on peut manger et boire du vin blanc pour une somme dérisoire. Des lieux où l'on peut discuter, débattre et se quereller sur les questions qui préoccupent les jeunes de vingt ans – à condition de ne pas être de ceux qui considèrent le nationalisme radical comme la solution à tous les traumatismes dont souffrent les pays d'Europe centrale.

C'est à Josefov qu'Ille rencontre le journaliste Bert Komma. Elle se moque de son nom la première fois qu'elle l'entend – *komma* signifiant « virgule » en allemand, elle le prend pour un pseudonyme guère subtil pour quelqu'un qui écrit. Pourtant, il s'agit de son vrai nom. Albert Komma (dit Bert) est né et a grandi à Prague. Quand Ille fait sa connaissance, il est employé par le quotidien tchèque germanophone *Prager Montagsblatt*. Peu après leur mariage en 1930, il devient le correspondant à Prague du *Berliner Börsen-Zeitung*, puis, à partir de 1935, du journal de Francfort, le *Frankfurter Zeitung*, ancêtre du *Frankfurter Allgemeine Zeitung*. Il y travaillera jusqu'à ce que le périodique soit interdit sur ordre de Hitler en mai 1943.

Bert s'entoure d'un groupe de jeunes intellectuels, juifs pour la plupart, qui se réunissent tous les soirs pour discuter de l'évolution rapide de la situation politique, en particulier dans la ville voisine de Weimar. Au début, Ille croit que Bert est juif, lui aussi. L'un de ses lointains aïeux l'a peut-être été, mais Bert fréquente avant tout Josefov parce qu'il est un social-démocrate dans l'âme et que de nombreux Juifs partagent ses opinions.

« Il est tellement brillant, confie Ille, amoureuse, à sa sœur Erni. C'est un homme bon. Et optimiste. Et qui ne s'énerve jamais, il ne se met jamais en colère. »

Assis une chope de bière à la main, il fume tranquillement la pipe, attendant le moment où il pourra placer une remarque pleine d'esprit. Nul besoin de beaucoup de mots pour cela : il est encore plus concis à l'oral qu'à l'écrit. Quant à Ille, elle est vive, alerte, bruyante, elle aime tenir le crachoir ; elle sait tout, fait tout, comprend tout, organise tout.

À Josefov, Erni se lie d'amitié avec Gertrude Polak (dite Trude). Elle représente la femme qu'elle aurait voulu être : extrêmement belle et talentueuse, affable, sportive, créative. Son allemand est tout aussi mélodieux que son tchèque. Les deux femmes resteront proches toute leur vie, ce qui tient du miracle au milieu du xx<sup>e</sup> siècle.

Trude la blonde, qui n'a découvert qu'à l'âge de douze ans qu'elle était juive, survivra de justesse au camp de concentration de Theresienstadt. Aussitôt après la guerre, elle est nommée présentatrice du journal télévisé de la branche tchèque de la BBC. Ironie du sort, étant issue de la communauté juive germanophone, elle n'a pas le droit de retourner à Prague. Comme Erni l'expliquera plus tard à sa fille Edith : « À Prague, les gens sont devenus antisémites en 1945, afin de gommer les dernières traces de judaïsme oubliées par les nazis. » Si Kafka avait encore été en vie, on l'aurait aussi expulsé après la guerre.

Trude, dont l'époux a été assassiné dans un autre camp de concentration, passe vingt ans à Londres. Elle se remarie avec un cousin éloigné de Prague, puis s'installe à Cologne. Erni renoue alors avec elle, allant la voir quatre ou cinq fois par an. Ille et Bert, qui habitent non loin de Cologne, viennent en même temps en visite, et tous en profitent pour évoquer leurs années à Prague.

Je crois que, dans les années 1930 et au début des années 1940, beaucoup de gens refusaient de reconnaître que la Shoah était une menace imminente et bien réelle. Ils laissaient glisser à la surface de leur esprit les informations qui leur parvenaient au compte-gouttes, comme des détritiques emportés par le courant rapide d'une rivière : « Pas de panique, l'eau est encore propre. » Lorsqu'ils entendaient des rumeurs, ils détournaient la tête ou se concentraient sur des nouvelles plus positives. Même des personnes proches du pouvoir regardaient ailleurs et se bouchaient les oreilles. Erni faisait exactement le contraire : elle veillait à garder les fenêtres de sa conscience grandes ouvertes. Ses sœurs et ses amies faisaient de même, comprenant très bien ce qui se passait et quel danger guettait.

Mais à l'époque, Erni et Ille profitent surtout chaque jour de leur jeunesse, dans cette ville bouillonnante dont l'identité n'a vraiment commencé à s'affirmer qu'après la Première Guerre mondiale et l'effondrement de l'Empire austro-hongrois. Prague s'est mise à s'épanouir et à se développer dans les années 1920. Erni gardera toute sa vie la nostalgie de ses ruelles baroques sinueuses, des dancings, cafés, bars à vins et à bières, et de l'ambiance décontractée et ouverte de la capitale tchèque à son éveil.

Les sœurs parlent tchèque à la campagne et à la maison, à Nový Jičín. Du moins, d'après les souvenirs d'Ille et d'Erni. À Prague, elles s'expriment en allemand. Elles ne méprisent nullement le tchèque – leur seconde langue, qu'elles ont appris à écrire à l'école primaire –, mais à Prague, elles n'en ont guère besoin.

La vente d'annuaires constitue leur principale source de revenus. Pour cela, elles frappent à la porte d'hommes d'affaires aussi bien tchèques que polonais. Lorsque leur petit commerce commence à prospérer, elles se mettent à écumer les foires à la recherche d'autres représentants étrangers en poste à Prague.

Après la vente de leur manufacture de tabac, Jan Zwartendijk et son frère jumeau Piet sont embauchés par le grossiste international Van der Hoeven. Jan devient le délégué commercial

de l'entreprise à Prague, et Piet, qui déteste voyager et aurait rêvé de rester toute sa vie à Rotterdam, se charge du transport des commandes depuis les Pays-Bas. La plupart sont acheminées par voie ferroviaire, l'huile de palme dans des wagons-citernes, les autres graisses végétales dans des wagons de marchandises.

Un après-midi, Erni Christianus entre dans le bureau de Jan dans la Staré Město (la Vieille Ville) et lui vend un annuaire en l'espace de deux minutes. Elle lui fait souscrire un abonnement annuel, mais il ne la laisse pas repartir avant qu'elle ait accepté son invitation à dîner.

Ce soir-là, ils mangent au bistrot du coin de la rue, puis dansent jusqu'à l'aube. Erni lui avoue qu'elle est autrichienne jusqu'au bout des ongles : elle est toujours partante pour une valse, un motif pour lequel on peut même la réveiller en pleine nuit. Jan ne se soucie guère de ce qu'ils dansent, du moment qu'il peut savourer le spectacle de cette jeune femme qui s'agite dans sa robe en mousseline de soie à dentelle et perles, moderne et courte à vous couper le souffle.

Dès le premier jour, Erni considère Jan comme le parfait gentleman, tant dans son comportement et son allure que dans sa tenue. Un homme sérieux, peut-être même un peu trop, mais aussi plein de joie de vivre. Erni le fait rire aux larmes ; Jan se délecte de son tempérament et l'invite à sortir tous les soirs.

*Jamais je ne m'ennuierai en sa compagnie*, se dit Erni. Elle a toujours redouté d'épouser un pisse-froid, un type soporifique qui lirait deux fois son journal après dîner, la seconde pour éviter d'avoir à lui faire la conversation. *Jamais je ne me laisserai d'elle*, pense Jan, qui a couru le jupon à Prague, mais n'a encore jamais rencontré une femme comme Erni.

Elle ne peut détacher ses yeux de lui, il est si différent des Bohémiens, avec leur bedaine de buveur de bière et leurs courtes jambes. Jan est grand, mince, bien habillé – *toujours bien habillé*, même en semaine, lorsqu'il colporte ses huiles et ses graines auprès des commerçants praguais. Ses cheveux forment une mèche sombre et épaisse au-dessus de son front et il a un regard expressif. C'est le genre d'homme qu'on ne rencontre qu'une seule fois dans sa vie, dira-t-elle plus tard à ses enfants.

Erni a un visage rond typique des habitants d'Europe centrale, selon Jan. Ses yeux bleu ciel sont toujours prêts à s'éclairer d'un sourire. La fossette de son menton accentue la gaieté de sa physionomie. Il aime aussi son habitude amusante de porter un chemisier blanc avec une cravate. Elle a des cheveux châtain clair séparés par une raie au milieu, et des jambes magnifiques.

Sur leurs portraits, leurs visages débordants d'amour ne sont jamais très loin l'un de l'autre.

Jan veut présenter Erni à son frère Piet et à sa sœur Didi qui, de sept ans son aînée, est en quelque sorte une mère pour lui. Il n'est guère inquiet du jugement de Piet. En général, ils ne sont jamais d'accord sur rien, et s'opposent même farouchement. Piet prend leurs divergences d'opinions à la légère, demandant parfois à Jan s'il est malade lorsqu'il décèle le moindre signe d'approbation chez son frère. Cependant, ces querelles ne portent jamais sur des questions fondamentales, pour lesquelles ils parviennent toujours à s'entendre. Piet est marié depuis presque deux ans avec Mary qui, bien



Jan et Erni Zwartendijk à Prague, 1926.

qu'originaires de Leyde, est encore plus attachée à Rotterdam que son époux. Elle est enceinte de leur deuxième enfant. Piet souhaite à son frère d'être aussi heureux que lui.

Il en va différemment de Didi. Elle se montre extrêmement critique et exigeante sur le plan moral. Si Jan avait senti la moindre hésitation ou réticence chez sa sœur, il aurait annulé ses noces avec Erni.

Didi exerce sur son frère une influence considérable et profonde. Elle est parvenue à lui insuffler du courage en lui écrivant de longues lettres lorsqu'il envisageait de rentrer du Paraguay à Rotterdam, désabusé par son expérience en Amérique du Sud, qui n'avait fait qu'entamer sa confiance en lui. Après un séjour de quelques mois à Buenos Aires, il est parti pour Asuncion, la capitale du Paraguay, en tant que courtier en tabac, dans l'espoir de sauver l'entreprise familiale à Rotterdam grâce à une politique d'achat efficace. Hélas, les obstacles se sont accumulés sur sa route et il a reçu, avec des semaines de retard, le message de son frère Piet lui apprenant qu'il s'était vu contraint de revendre la manufacture de tabac à leur concurrent Van Rossem, le 23 mars 1923. Jan a alors trouvé du travail dans une *estancia*, une grande exploitation agricole. Hélas, le salaire étant misérable et la corruption généralisée, il a tout de suite su qu'il n'avait pas d'avenir en Amérique du Sud.

S'il est resté huit mois de plus au Paraguay, c'est à cause de Didi. Sa sœur lui a écrit lettre après lettre qu'il serait déraisonnable de rentrer si vite. « Ici, nous nageons encore en plein marasme ; la vie est chère et il te faudra à nouveau payer au moins une partie de tous ces impôts auxquels tu viens à peine d'échapper. » De manière plus générale, Didi l'avertit que le climat intellectuel en Europe est en train de devenir de plus en plus étriqué et de virer à l'aigre. Depuis que Jan lui a avoué qu'il aurait préféré étudier la philosophie plutôt que de se lancer dans les affaires, Didi évoque dans chacun de ses courriers des penseurs et savants qui prédisent la chute de l'Occident. Ainsi cite-t-elle notamment le professeur Johan Huizinga<sup>1</sup>, qui a écrit dans la revue *De Gids* : « Les masses ont

---

1. Historien, notamment auteur du livre *Le Déclin du Moyen Âge* (Payot, 1932, traduit par Julia Bastin).



Jan, Jo (Didi) et Piet Zwartendijk.

pris la place de l'humanité. Aux idées ont succédé les objectifs, aux symboles les programmes, à la qualité la quantité, à la profondeur la largeur. »

Jan finit par prendre le chemin du retour, même s'il hait la perspective de rentrer à Rotterdam, ce qu'il considère comme un échec. En décembre 1923, il envisage brièvement de se rendre en Amérique du Nord, ainsi que Didi le lui a conseillé : « Si tu ne parviens pas à t'adapter à l'Amérique du Sud, essaie l'Amérique du Nord. » En attendant de prendre une décision – ou peut-être un navire –, il passe quelques jours à Curaçao ; de là, un paquebot-poste de la société d'armateurs rotterdamoise Lloyd le ramène dans sa ville natale. Didi l'attend sur le quai. Elle le serre dans ses bras et lui confie : « C'est bon de te revoir, tu m'as manqué tous les jours. »

Didi est une critique d'art réputée et rédactrice vedette du quotidien *Nieuwe Rotterdamsche Courant* (NRC). Elle a des idées politiques tranchées et un sens infailible de la morale.

Alida Josina Zwartendijk signe ses articles « Jo », l'abréviation de son second prénom. Ce bref pseudonyme coïncide bien avec son style d'écriture et ses jugements acerbes. Elle est l'intellectuelle de la famille. Son handicap physique – ayant souffert de rachitisme, elle a le haut du dos déformé au point d'être bossue – ne l'a jamais clouée au lit ne serait-ce qu'une journée. D'un zèle infatigable, elle fait preuve d'une grande

curiosité et de la joie de vivre caractéristique de ceux qui n'oublient jamais que chaque jour pourrait être le dernier. Après le lycée moderne pour filles, elle a étudié l'histoire de l'art à l'École du Louvre de Paris et, de retour à Rotterdam, a été nommée conservatrice des gravures et dessins contemporains au musée Boijmans.

Elle se tourne rapidement vers le journalisme. Ses exposés enflammés secouent la rédaction artistique du *NRC*. Elle fait découvrir l'œuvre de Picasso et de Braque aux Pays-Bas, devient l'un des moteurs du cercle artistique *Rotterdamsche Kunstkring* et met sur pied des expositions pour les jeunes peintres et sculpteurs de la ville. Sa méthode est si progressiste que la vieille garde des artistes rotterdamois se rebelle contre elle : ils l'affublent du sobriquet *Juffrouw Zwartekijk*, « Mademoiselle Regard Noir ». Des pamphlets anonymes lui reprochent de préférer exposer une croûte de Picasso plutôt que le travail d'un peintre rotterdamois expérimenté et respecté de tous. Comme elle est toujours entourée de femmes, la rumeur se répand qu'elle serait féministe et lesbienne. Les vers puérils de ces pamphlets, composés de lettres de journaux découpées et collées ensemble, l'accusent d'avoir huit seins, ou encore d'être hermaphrodite. Jo n'y prête guère attention. Plus les réactions se déchaînent, plus elle améliore et aiguise sa plume, suscitant le respect d'artistes réellement importants et de l'écrivaine Top Naeff, avec qui elle se lie d'amitié.

Didi est capable de se montrer véhémence à l'extrême dans ses critiques et articles. Sa famille m'a remis des albums remplis d'extraits de ses écrits, et je reste ébahi par sa manière de mettre le feu aux poudres durant les sombres années 1930. Elle rejette résolument le principe de « l'art pour l'art ». À ses yeux, l'art est toujours en dialogue avec la société, tentant de la corriger ou de s'y opposer, de l'embellir ou de révéler ce qu'elle a de plus répugnant. Tout autre idéal peut être qualifié de servile et de bourgeois. Voyant se profiler de terribles tragédies à l'horizon, elle s'insurge très tôt contre la montée du fascisme. Elle ne ressent pas la moindre sympathie pour la soif de revanche des Allemands, qui plonge ses racines dans l'issue humiliante de la Première Guerre mondiale. Depuis que Hitler a fait parler de lui en 1923 avec le putsch de la Brasserie, son coup de force avorté, Jo compte parmi ses opposants les

plus ardents. Et ses opinions ne font que se radicaliser. Elle porte sur l'Allemagne le même regard que le peintre satirique et apocalyptique George Grosz, au sujet duquel elle écrit : « Il considère le monde comme un endroit sombre et terrible, il dénonce, il prend sa plume et pointe les zones de pourriture ; il voit les gens dans leurs moments de faiblesse ; il est l'artiste de la vivisection, qui ne connaît nulle compassion ; sa caricature est satire, dérision, mépris : c'est un cri perçant dans le vide. »

Lorsque Didi serre la main d'Erna Christianus en 1926 à la gare de Rotterdam Maas, elle est si hostile aux Allemands qu'elle aurait préféré s'adresser en français à celle qui deviendra sa belle-sœur. Jan lui a expliqué dans des lettres prolixes que sa future épouse est une Bohémienne de cœur et n'a strictement rien en commun avec les germanophones et germanophiles que Didi déteste tant.

Il ne faudra guère de temps à celle-ci pour constater que c'est en effet le cas. Après quelques longues conversations, elle approuve le mariage d'un bref signe de tête à son frère. Elle qualifie Erni de jeune fille charmante et fraîche, vive et intelligente. « Pas du genre à se laisser facilement berner – avec elle, Hitler n'a aucune chance », écrit-elle dans une lettre à Jan.

Jan et Erni se marient civilement le 19 juillet 1926 à Prague ; sept mois et demi après naît leur premier enfant. « Il est clair que je suis arrivée trop tôt », dira plus tard Edith, avec les mêmes yeux pétillants de malice que sa mère.

Didi est le témoin de Jan lors de ses noces à Prague. À la fin des années 1920, elle rend de nombreuses visites au jeune couple dans la capitale. À ses yeux, la ville concrétise tout ce qu'elle craint et admire à la fois dans l'œuvre de Kafka. Pendant ce temps, elle travaille à l'écriture de son premier roman, qui s'intitulera *Le Déversoir de crues*.

Jan souhaite se marier à l'église à Rotterdam. Ses relations avec son père, puis avec sa mère après la mort de ce dernier, ont toujours été compliquées. Ce sont les tensions à la maison qui l'ont poussé à partir de sa propre initiative en pension en Angleterre à l'âge de dix-sept ans. Adolescent difficile, il

ne s'entendait pas du tout avec son père. Mais après le décès de sa mère en 1921, il s'est senti rongé par les remords, lesquels se sont accentués lorsqu'il est parti tenter sa chance en Amérique du Sud. Dans les lettres qu'il a envoyées à Didi depuis l'Argentine et le Paraguay, il exprime de manière répétée son sentiment de culpabilité : il n'a pas su être le fils que ses parents attendaient, il a rompu avec la famille et la coutume en allant à Reading. En Angleterre, pour la première fois de sa vie, il s'est senti à sa place.

Quand Jan épouse Erni, il éprouve soudain le besoin de renouer avec une forme de tradition. Chez les Zwartendijk, on n'a jamais été féru de religion. La seule personne à avoir invoqué un jour le Seigneur et à avoir tenté d'apprendre aux garçons à prier est leur gouvernante, qu'ils surnommaient Juffie (un diminutif de « mademoiselle »). Elle n'avait rien d'un modèle d'autorité : ses tibias étaient couverts d'ecchymoses, conséquences des coups de pied que lui décochaient Jan et Piet. Le dimanche, ils sortaient avec leur père, ou, comme le formulait celui-ci : ils allaient là où le vent les menait. Il possédait un petit bateau dans le quartier rotterdamois de Hillegersberg ; ils descendaient la Rotte à la rame ou traversaient les lacs des Bergse Plassen. Une fois les garçons un peu plus grands, ils ramaient sur la Meuse tous les dimanches, même quand il pleuvait des cordes. Ils nageaient à tour de rôle derrière la barque et ne s'arrêtaient que lorsque apparaissaient les premières crampes. Ils n'ont jamais vu l'intérieur d'une église.

Cependant, il est de tradition depuis plus de cent ans qu'un descendant de la famille Zwartendijk, de la haute société rotterdamoise, adhère à la fraternité remonstrante de l'Église protestante et se marie à l'église remonstrante. Erni n'y voit pas d'inconvénient. Son père était luthérien, sa mère catholique. Elle se souvient d'avoir marché dans la neige pour se rendre à l'église le soir de Noël, pour la messe de minuit. La religion lui évoque le doux crissement de la neige sous les chaussures et les chants devant le sapin. Elle a connu bien plus grave dans sa jeunesse ; l'idée de joindre les mains pour prier ne provoque en elle aucune amertume.

Pourtant, les choses ne se sont pas passées comme prévu : Jan et Erni n'apparaissent nulle part dans le registre des mariages



Didi Zwartendijk avec Edith sur les genoux,  
Prague, été 1928.

de la congrégation des remonstrants à Rotterdam. Les archives de la ville m'ont appris que Zwartendijk était bien inscrit en tant que remonstrant à l'origine, mais qu'en 1931, lors de son retour à Rotterdam, il a indiqué dans la case confession : « Aucune ». Il en va de même pour Erni.

Les jeunes époux Zwartendijk restent à Prague pendant quatre ans. Edith vient au monde le 9 mars 1927. Deux mois plus tard, Didi leur rend visite pour admirer le bébé et assister au baptême. Elle se rendra aussi à Prague pour celui de Jan junior, en 1929. Car Erni redoute tant les Russes qu'elle veut à tout prix faire baptiser ses enfants, afin que leurs noms soient inscrits au registre de baptême. Elle est en effet terrifiée à l'idée qu'on pourrait facilement les rayer ou les gommer des registres de l'état civil – il ne faut jamais, au grand jamais, faire confiance à l'État. À Kaunas, elle exige que Robbie aussi soit

baptisé, peu importe dans quelle église, du moment que son existence est consignée quelque part.

Didi ne comprend pas tout à fait ses angoisses, mais elle est ravie de tenir Edith et Jan sur les fonts baptismaux et d'endosser le rôle de marraine. Jour après jour, elle prend un des enfants sur ses genoux dans le vaste jardin de la maison de la Cukrovarnická, la « rue du Sucre », parmi les villas du verdoyant quartier d'Ořechovka, situé à l'ouest de la Moldau. À la tombée de la nuit, elle se promène jusqu'à la Villa Müller à quelques encablures, un bâtiment conçu par l'architecte viennois Adolf Loos, qu'elle admire pour son incroyable modernité. En ce qui concerne Didi, Jan et Erni auraient pu rester à Prague pour toujours.

Le 24 octobre 1929 – le jeudi noir –, à Wall Street, les actions entament leur chute libre, qui se poursuivra jusqu'à l'été 1932. Dans l'entreprise de Jan, qui est spécialisée dans le commerce de matières premières végétales, les conséquences se ressentent sur-le-champ : les stocks perdent toute leur valeur en un claquement de doigts. Le krach boursier met un terme brutal aux années de prospérité que les Zwartendijk ont connues en Tchécoslovaquie.

Jan n'a aucune envie de retourner aux Pays-Bas : il se sent trop jeune pour assumer ce qu'il considère comme un deuxième fiasco. Après quelques courriers échangés avec son employeur et une longue conversation avec Piet, qui vient de passer Noël chez eux à Prague, il décide de retenter sa chance à Hambourg en tant que représentant en huiles, graines et graisses pour le compte de la même entreprise.

À Hambourg, la famille Zwartendijk s'installe dans la Johnsallee, sur la rive de l'Alster, dans une maison possédant une rocaille couverte qui impressionne Edith. Cependant, sa frayeur est bien plus grande encore lorsque son père l'emmène en 1932 à une manifestation nationale-socialiste au Rathausmarkt, la place centrale de la ville.

Trois quarts de siècle plus tard, elle s'emporte encore à ce sujet : « Il aurait dû se douter que la foule serait hystérique, mais il voulait le voir de ses propres yeux. Papa était du genre intrépide. »

Sous les yeux d'Edith se rassemble une multitude ahurissante qui, enflammée par les discours, invective tous ceux qui ne sont pas pris de la même frénésie. Les Hambourgeois bouillonnent de rage, ils se pressent en avant, hurlent et rugissent à s'en briser les cordes vocales, répétant si souvent le salut nazi que la foule entière semble n'être plus qu'un seul et même bras tendu. Edith perchée sur ses épaules, Jan mettra deux heures à traverser l'attroupement à contre-courant et à quitter la place de l'hôtel de ville.

Lorsqu'on lui annonce que son chiffre d'affaires est trop faible et que la firme Van der Hoeven doit le licencier, Zwartendijk ne le regrette pas longtemps. Ces deux années passées à Hambourg lui ont suffi pour prendre l'Allemagne en grippe, de même que les Allemands et leur langue. Il continue de parler celle-ci avec les enfants, mais il utilise le néerlandais pour communiquer avec Erni. Celle-ci lui répond en allemand, jusqu'à ce que les petits l'aident à acquérir un niveau convenable en néerlandais.

Après la manifestation, Jan refuse de sortir à Hambourg : finis, les cabarets et les bals. Il se promène le long des quais et de l'Elbe. Il laisse Erni s'amuser à sa guise ; celle-ci n'a que vingt-six, vingt-sept ans, elle adore danser. Zwartendijk ne voit pas d'inconvénient à ce qu'elle aille au bal avec Carel De Neeve, son assistant au bureau, qui n'a pas encore vingt ans. Carel possède des chaussures de danse spéciales noir et blanc à semelles lisses. À Prague, Erni allait aussi fréquemment danser avec un autre homme que son époux, Louis Aletrino, le meilleur ami de celui-ci. Jan ne montre aucun signe de jalousie puérile.

« Du moment que tu ne t'ennuies pas », dit-il à Erni.

Edith gardera un souvenir supplémentaire de Hambourg. Son père l'emmène souvent au zoo – sans son frère Jan, encore trop petit. Dans le parc Hagenbeck, les bêtes ne sont pas enfermées dans des cages, mais vivent autant que possible dans un environnement naturel, ce qui rend l'expérience plus excitante pour les enfants qu'un parc animalier classique. Cependant, ce ne sont pas les lions ou les ours qui font frissonner Edith, même s'ils sautent librement de rocher en rocher ou se cachent derrière un épais tronc d'arbre. À chaque visite, la

jeune fille doit passer devant une statue grise, à l'entrée, qui représente la lutte à mort de deux serpents géants. Lorsqu'il pleut, celle-ci prend un aspect luisant, donnant l'impression que les serpents sculptés sont vrais. Edith se rappellera que son père avait toujours un mouvement de recul face à ce bronze placé sur un rocher. Ensuite, il haussait les épaules et poursuivait son chemin.

Erni connaît des moments difficiles lorsqu'ils déménagent aux Pays-Bas. Elle trouve le pays rétrograde. Trop poli. Trop sage. Ennuyeux. Les gens ne se parlent jamais à cœur ouvert, ils ne font que ronchonner à propos de tout et de rien, sans s'adresser à personne en particulier. Tout est lent, aux Pays-Bas ; les sourires sont si rares qu'on croirait qu'ils coûtent une petite fortune, l'hospitalité se limite à offrir une tasse de café insipide accompagnée d'un spéculos si fin qu'il se brise à la première bouchée.

Par chance, la bonne de Didi la fait rire aux éclats : dans le magnifique intérieur de la maison de sa belle-sœur, elle veille scrupuleusement à ce que tout soit propre et bien rangé. Il faut reconnaître que ce n'est pas un luxe, car Didi est désordonnée au plus haut point. En outre, elle héberge la tante Cootje, une sœur de sa mère qui ne s'est jamais mariée. La bonne s'appelle Marie, mais il est hors de question de l'affubler du diminutif Marietje : elle insiste pour qu'on utilise son nom complet, Marie Van Lambalgen Van der Walle. Lorsque Erni est de bonne humeur, elle en rit ; mal disposée, elle l'accuse d'arrogance petite-bourgeoise.

Une seule exception trouve grâce à ses yeux : Didi. Elle a de magnifiques cheveux longs qu'elle porte en chignon, mais comme elle est toujours pressée, elle ne prend jamais le temps de soigner sa personne. Au lieu de se laver les cheveux avec de l'eau et du savon, une activité des plus chronophages, elle utilise de l'essence de nettoyage : au moins, c'est un produit qui s'évapore sur-le-champ, ce que lui épargne un séchage interminable.

« Quelle horreur, se lamente Marie, éternellement soucieuse. Faut-il être inconsciente ! »

Erni, elle, est soulagée : enfin quelqu'un qui se montre capable d'un grain de folie !



Edith et Erni à Prague, 1934.

Plusieurs fois par an, accompagnée d'Edith et de Jan junior, elle rend visite à sa famille et à ses amis à Prague et à Nový Jičín. Elle s'y sent chez elle ; elle souffre énormément du mal du pays durant les premiers temps aux Pays-Bas. Mère et filles sont restées très proches les unes des autres.

Après la mort de *Grossmaman*, comme Edith avait l'habitude d'appeler sa grand-mère, Erni reste malade de chagrin pendant des mois. Elle ne se remettra de ce deuil que lorsqu'elle déménagera en Lituanie.

Jan Zwartendijk a sans doute gagné pas mal d'argent à Prague, suffisamment en tout cas pour tenir quelques années avec pour unique revenu une allocation de chômage dérisoire. Didi remplit de temps à autre son porte-monnaie, mais Piet ne travaille pas non plus, et elle ne peut à elle seule entretenir trois ménages. En 1934, Jan se voit contraint de mettre un terme au

bail de la maison qu'il loue à Kralingen ; le loyer est trop cher pour lui. La famille déménage à Schiebroek, un autre quartier de Rotterdam ; ce n'est pas vraiment une banlieue défavorisée, mais plutôt une sorte de village rattaché à la ville. Cependant, Jan ne semble pas pressé de retrouver un emploi. Edith a l'impression que son père apprécie de passer du temps à la maison. Il fait le ménage en sifflotant, nettoie et passe l'aspirateur comme s'il n'avait jamais rien fait d'autre. Il va chercher Edith et Jan à l'école et se lance dans de longues promenades en leur compagnie à travers la ville. Leur situation financière n'est probablement pas encore alarmante : la famille continue de partir en vacances avec Piet, Mary et leurs trois filles. Ils se rendent à Zoutelande, car on y jouit d'une vue imprenable sur la mer. Erni passe toujours les fêtes de fin d'année chez ses sœurs, en Bohême. Peut-être que la vente de la manufacture de tabac leur a rapporté une belle somme, après tout, somme que Jan, Piet et Didi ont investie dans des placements fructueux. En effet, Piet ne paraît pas non plus pressé de reprendre le chemin du travail.

Il est singulier que tous deux soient embauchés sur-le-champ par Philips après quatre ans de chômage : ils ne viennent pas de la province du Brabant comme la plupart des nouvelles recrues – le « nid », comme on dit chez Philips –, ne sont pas catholiques et n'ont pas fréquenté l'école de l'entreprise. Philips est certes un groupe international, mais la mentalité y reste très provinciale. Toutes les grandes figures de la firme entretiennent des relations avec Eindhoven et ont intégré le groupe très jeunes, bien avant l'âge de quarante ans.

En 1936, Jan Zwartendijk fait son entrée au département commercial du siège qui se charge du Groupe de pays B, les moins importants. En 1938, il passe au Groupe de pays B II et III, c'est-à-dire l'Europe centrale et de l'Est. Au bout de quelques mois, on l'envoie à Kaunas en tant que directeur adjoint de Philips Lituanie.

Le 27 avril 1938, Didi meurt à l'âge de cinquante et un ans. Quand Jan Zwartendijk monte dans le train pour Berlin, après les funérailles à Rotterdam, il se promet de prendre enfin sa carrière au sérieux. Avant la fin de l'année, il devient directeur général de Philips Lituanie. C'est sa manière de rendre un dernier hommage à sa sœur, qui lui a souvent répété qu'il devrait un jour assumer ses responsabilités, grandes ou petites.

## Aletrino

Durant toutes ces années, Louis Aletrino est le seul ami de Zwartendijk. Ils font connaissance à Prague où ils habitent le même immeuble, Jan au quatrième étage, Aletrino au septième. Ils se croisent le matin lorsqu'ils empruntent tous deux l'escalier pour aller travailler, et le soir quand ils sortent dîner en ville.

Jan ne l'appelle jamais autrement qu'Aletrino, de même que celui-ci le nomme toujours Zwartendijk. Lorsqu'il est très pressé – et c'est souvent le cas –, il l'abrège même en « Dijk ».

Louis a quatre ans de plus que son ami. Leurs différences sont beaucoup plus sensibles en matière de savoirs et d'intérêts. Aletrino suit de près l'évolution politique en Europe de l'Est ; observateur attentif, il apprend à Zwartendijk à se forger une opinion à partir d'un maximum d'informations. Quand Jan s'abstient de prendre position, il le provoque : « Tu n'as donc pas d'avis ? »

Aletrino flâne tous les jours en ville, il connaît toutes les rues du vieux centre par cœur et se prend de fascination pour les romans de Kafka qui paraissent à cette période à titre posthume : *Le Procès* en 1925, *Le Château* en 1926 et *L'Amérique* en 1927. Il se familiarise aussi avec la musique de Bohême et de Moravie. Il entraîne Zwartendijk avec enthousiasme dans ses pérégrinations.

C'est grâce à Louis que Jan parvient à s'intégrer à Prague. Sans lui, il ne s'y serait déplacé que pour affaires ; son ami lui fait découvrir mille autres facettes de la ville. D'après Aletrino, il est crucial de s'assimiler à son lieu de vie ; si l'on n'y parvient pas, il vaut mieux partir. C'est le genre de remarques qu'il formule incidemment, penché au-dessus du tapis vert de la salle de billard du café Louvre de l'avenue Národní. Plus tard dans la soirée, ils s'asseyent près de l'une des hautes fenêtres et commandent un goulasch, le meilleur de la ville.

Aletrino présente à Jan toutes les femmes séduisantes de Prague – c'est du moins l'impression de ce dernier, qui n'a pas encore rencontré Erni. Quant à Louis, il s'est marié deux ans plus tôt, ce qui ne l'empêche pas de flirter avec d'autres femmes.

Zwartendijk n'a pas vraiment profité de sa jeunesse. La Première Guerre mondiale a éclaté lorsqu'il avait dix-huit ans, le contraignant à partir au service militaire. Il est resté deux ans sous les drapeaux. Quand il est rentré chez lui, il ne se passait plus grand-chose à Rotterdam. Il a trouvé les filles anglaises plutôt revêches ; à Buenos Aires, il a fait la connaissance d'une Française qui lui a prêté sa chambre pendant trois mois dans une pension à Asuncion, mais elle est partie au Brésil.

À Prague, il rattrape le temps perdu. Les deux amis sortent tous les soirs. Aletrino en tire plus qu'une simple distraction : il en apprend bien davantage dans les dancings et cafés que grâce au télex. Il possède un sixième sens pour repérer ceux qui en savent un peu plus que les autres ; il les détecte comme des diamants bruts dans un tas de cailloux gris.

Aletrino est le correspondant du *Nieuwe Rotterdamsche Courant*, le *NRC*, depuis 1921 ; c'est Didi qui a transmis son adresse à Jan quand celui-ci est parti pour Prague : « Passe voir Louis, il connaît tout et tout le monde en Tchécoslovaquie. »

Il occupera ce poste jusqu'en 1939.

Au début, Aletrino parle peu de ses origines juives. Il ne les mentionnera que plus tard, quand Erni lui présentera ses amies juives. Il évite en outre d'évoquer sa famille. Louis est un parent d'Arnold Aletrino, médecin et écrivain que l'on associe toujours aux auteurs Lodewijk Van Deysse et Frederik Van Eeden. Il est connu pour ses romans sombres ; ceux-ci sont, d'après Louis, « si déprimants qu'il n'est guère



Les noces de Jan et Erni, le 19 juillet 1926 à Prague. À droite du couple se trouvent Piet Zwartendijk, Louis Aletrino, Eliska Eckstein et Ille Christianus. Tout à gauche : Didi Zwartendijk et Gretl Christianus.

étonnant qu'il soit devenu dépendant à la morphine pour apaiser les douleurs de l'existence ». En raison de la notoriété de cet oncle Arnold (qui s'appelle en réalité Aaron), tout le monde sait que la famille Aletrino est d'origine séfaraïde. Au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, celle-ci avait quitté l'Italie pour Amsterdam, puis avait essaimé au Suriname et aux Antilles. Le père de Louis, David Aletrino, était né et avait passé sa jeunesse à Paramaribo, au Suriname. Après des études de médecine à Amsterdam, il avait décidé de rester dans la capitale néerlandaise, où il était devenu un docteur connu et apprécié – tout comme Arnold, qui n'écrivait que le dimanche et proposait le reste de la semaine ses services de médecin aux pauvres de Kadijk et Kattenburg, deux quartiers populaires de la ville. Louis a voulu suivre leurs traces : lui aussi a étudié la médecine à l'université d'Amsterdam. Cependant, il a abandonné cette filière au bout de quatre ans, car le journalisme lui semblait plus passionnant que de délivrer des ordonnances.

Pendant la Première Guerre mondiale, il travaille comme rédacteur auprès de *Nieuws van den Dag*, un journal populaire qui s'oppose à la neutralité des Pays-Bas et diffuse de la propagande en faveur des Alliés – une opinion minoritaire en 1915. Durant les premières années du conflit, une foule de Néerlandais se sentent davantage solidaires de l'Allemagne que de la France et de l'Angleterre, y compris parmi les plus farouches partisans de la neutralité. Aletrino étant hostile aux Allemands, il se retrouve dans l'idéologie du journal.

Lorsque la paix revient, le nombre d'abonnés à *Nieuws van den Dag* décline : la rédaction se voit contrainte de réduire ses effectifs. Les dernières personnes à avoir été embauchées sont aussi les premières à être licenciées ; Aletrino en fait partie. En 1918, il rejoint le quotidien *Deventer Dagblad* et déménage dans la province d'Overijssel, d'abord à Gorssel, puis à Deventer. « Un trou infâme, se plaira-t-il à dire à Zwartendijk. Un des endroits les plus misérables au monde. » Il ne lui expliquera que plus tard la raison de son aversion, quand ils se connaîtront mieux : sa brève relation avec Martha Lader a assombri ses souvenirs.

Martha divorce en décembre 1917. Moins de trois semaines après, elle déclare son amour à Aletrino et le suit d'Amsterdam à Deventer. L'avant-dernier jour de mai 1919, elle accouche de leur enfant mort-né. Il ne recevra pas de prénom. L'acte de décès de la commune de Deventer mentionne « nn Aletrino » : *nomen nescio*, nom inconnu. Une épreuve atroce pour Louis, comme si, symboliquement, le bébé n'aurait jamais dû voir le jour. Martha retourne à Amsterdam, Aletrino part pour Prague, avec en poche la vague promesse de pouvoir travailler comme correspondant du *NRC*. Un départ précipité qui a des allures de fuite.

En 1923, il épouse Gertrude Josefa Kisch, issue d'une famille juive bohémienne. Son père est médecin, tout comme celui d'Aletrino. Actrice de talent, elle a pour accessoire un fume-cigarette long et fin en ivoire, parle d'une voix chantante et lance ses jambes en l'air lorsqu'elle danse le charleston. Cependant, elle souhaite fonder une famille, ce à quoi Aletrino ne peut se résoudre après le drame de Deventer. Leur mariage est dissous durant le mois où Jan épouse Erni.

Louis se mariera et divorcera encore deux fois, d'abord avec Eliska Eckstein, puis avec Bertha Haase. Zwartendijk se demande parfois si son ami est vraiment le bohème qu'il prétend, et s'il ne dissimule pas au plus profond de lui une peur viscérale de l'avenir. Il refuse d'avoir des enfants, ce qui causera l'échec de ses trois mariages ; selon lui, il serait « criminel » de mettre des enfants au monde « à l'époque actuelle ». Toutefois, aux yeux de la plupart de ses amis et collègues journalistes, il reste avant tout un bon vivant.

Quand Zwartendijk repense aux épouses successives d'Aletrino, il lui est difficile de les distinguer : portant toutes trois un élégant chapeau de couleur claire, elles étaient grandes, minces, sportives et mondaines, et s'exprimaient avec aisance ; en outre, toutes trois étaient juives et avaient un petit chien. Celui de la deuxième Mme Aletrino était blanc, de même que celui de la troisième. Une différence toutefois : le chien de Bertha était tenu en laisse, alors que celui d'Eliska se faisait toujours porter.

« Il était méchant, se souvient Edith. Une vraie petite peste. » Quand Aletrino annonce son intention de divorcer à sa première épouse, celle-ci n'a de cesse de lui mettre des bâtons dans les roues. Elle raffole des cornichons au vinaigre, dont elle prépare elle-même des conserves. Un soir, Aletrino ouvre les bocaux, puis il urine dedans avant de les refermer. Zwartendijk raconte l'anecdote à Edith en riant aux éclats. Elle-même se demande ce qu'il faut en penser. « Qui sait, elle ne s'en est peut-être jamais rendu compte ? »

Aletrino travaille comme une bête de somme. Hormis sa fonction de correspondant du *NRC*, il met également sa plume au service de l'*Algemeen Handelsblad*, *The New York Times*, *The New York Evening Journal* et l'agence de presse *International News Service*. Il écrit aussi bien en anglais qu'en néerlandais, et traduit en outre des œuvres littéraires du tchèque. Son plus grand accomplissement est la traduction néerlandaise de *Nikola Suhaj, loupežník*<sup>1</sup> d'Ivan Olbracht, qu'il achève en 1937. Un roman passionné, à l'image d'Aletrino ; il raconte l'histoire d'un

---

1. Cf. Ivan Olbracht, *Nikola Suhaj, le brigand*, Gallimard, 1937 (traduit par Jean et Jirina Danès).

brigand tchèque rebelle qui volait les riches pour aider les pauvres durant le chaos des années 1917 et 1918. Une fiction à tendance socialiste, « pas communiste, mais presque », selon Aletrino ; en homme d'affaires, Zwartendijk y voit une attaque en règle du capitalisme. De telles divergences d'opinions demeurent sans conséquence sur leur amitié. Aletrino traduira en outre un guide de voyage des chemins de fer tchèque en néerlandais. Il n'est pas motivé que par les plus nobles objectifs : cette dernière traduction lui rapporte davantage que ses scribouillages journalistiques.

En été, il divertit volontiers les enfants de son ami. Tandis que Zwartendijk navigue en Méditerranée, Aletrino emmène chaque jour ou presque Edith et Jan en téléphérique au parc d'attractions sur la colline de Petřín. Il se réjouit toujours de retrouver « les garçons » (dont Edith fait partie, à ses yeux). Il les laisse faire ce qui leur chante, rien n'est trop cher pour lui : après une deuxième portion de cornichons, il leur en offre volontiers une troisième, ou une glace.

Tous les soirs, il va danser avec Erni. Ils se sont toujours bien entendus, et il se lasse périodiquement de ses dames mondaines à chapeau. Ces sorties n'ont rien de secret, et Jan aime voir Erni s'amuser de la sorte. Par ailleurs, Aletrino l'accompagne aussi chez le dentiste, car Erni préfère ceux de Prague, qu'elle trouve plus doués, plus gentils et en outre beaucoup moins chers que ceux des Pays-Bas.

Après leur départ de Prague, Zwartendijk reste en lien avec son ami. Ils s'écrivent – les lettres d'Aletrino sont trois fois plus longues que les siennes –, et continuent de se voir au moins une fois par an. Aletrino loge chez lui lorsqu'il est appelé à Rotterdam pour une réunion avec le comité de rédaction du *NRC*. Il emmène toujours son épouse avec lui. Jan et Erni vont les chercher à la gare de Rotterdam Maas. Même quand les Zwartendijk déménagent à Eindhoven, Aletrino continue de leur rendre régulièrement visite.

Au cours des années 1930, il se gauchise encore et se tourne vers Dieu. Cette dernière tendance surprend davantage Jan que la première. Lorsqu'il a fait sa connaissance, Aletrino considérait à peu de chose près la religion comme la plus grosse



Jan Zwartendijk, le chef de gare et Bertha Haase  
(la troisième Mme Aletrino),  
à la gare de Rotterdam Maas.

erreur de l'humanité. Un point de vue qui l'avait fait rire de bon cœur, car il le partageait largement. Pour tous deux, elle appartenait au passé – quoique Jan l'associât quelque peu aux traditions familiales. Néanmoins, il fallait être vieux et malade pour se rendre toutes les semaines à la synagogue ou à l'église. Le père d'Aletrino était juif, mais sa mère était protestante, du moins à l'origine. Ses parents lui ont toutefois prodigué une éducation strictement areligieuse.

Son premier mariage avec Trude Kisch l'amène à s'intéresser au judaïsme – intérêt qui ne fera que croître à chaque nouvelle union. Il en arrive presque à exiger que sa future femme soit de religion juive orthodoxe. Il se rend de plus en plus souvent à la synagogue le jour du sabbat, « un peu comme on colle des affiches électorales à sa fenêtre quand on devient volontairement membre d'un parti », ainsi qu'il le formule lui-même.

Quand leur père parle de Hitler avec Louis devant eux, Edith et son frère Jan sont toujours bouche bée. C'est pour eux une occasion unique d'enrichir leur vocabulaire en gros mots et insultes en tout genre ! Ils se régalaient de ces conversations dont ils ne comprennent pas grand-chose.

Le caractère passionné et engagé d'Aletrino lui permet de gagner les faveurs de leur tante Didi. La réciprocité est vraie :

même lorsqu'il est en complet désaccord avec elle, Aletrino trouve que son point de vue mérite réflexion. « Didi est le modèle par excellence du bon sens », a-t-il coutume de dire.

Louis est arrêté par la Gestapo juste après l'invasion de la Tchécoslovaquie par les Allemands. Il est en prison lorsque Hitler se rend à Prague le 16 mars 1939 et proclame le protectorat allemand de Bohême-Moravie depuis le château de Prague. On le soumet à des interrogatoires trois jours d'affilée – la Gestapo sait tout de lui et les agents le nomment systématiquement *der Jude Aletrino* (« le Juif Aletrino »). Si les Allemands le libèrent, c'est davantage pour éviter une crise diplomatique avec les États-Unis qu'en raison de sa nationalité néerlandaise ou de son emploi de journaliste. À ce moment-là, la Gestapo n'ose pas encore éliminer le « correspondant du *New York Times* », mais l'avertissement est clair : elle tient Aletrino à l'œil, il ferait mieux de plier bagage. Celui-ci comprend le message et rentre aux Pays-Bas. Il restera à La Haye jusqu'en octobre 1939.

Aletrino et Zwartendijk s'écrivent des cartes postales couvertes d'abréviations. Louis envisage de venir passer quelques semaines en Lituanie chez son ami, mais renonce lorsque l'Allemagne envahit la Pologne. Il lui fait parvenir de plus longues lettres par l'intermédiaire de Piet, qui dissimule les feuillets dans les courriers qu'il envoie à son frère. Jan apprend ainsi qu'Aletrino entretient depuis La Haye des relations avec l'homme politique Hubert Ripka, qui a quitté Prague pour Paris après les accords de Munich, en 1938 (et qui, plus tard, fera partie du gouvernement tchèque en exil à Londres).

Après l'avoir rencontré en novembre 1939, Louis se rend en Roumanie, une carte de presse néerlandaise et une autre américaine en poche. Il doit rendre compte de la situation en Europe centrale et de l'Est depuis les Balkans pour le *NRC* et le *New York Times*.

Un mois après son arrivée à Bucarest, il envoie une carte de vœux à Kaunas, avec un message amusant, comme toujours. Ce sont les dernières nouvelles que recevra Zwartendijk. Erni pensait qu'Aletrino parviendrait à s'en sortir. Jan n'en était pas aussi sûr.

## Staline en vitrine

Le jeudi 13 juin 1940, De Decker appelle Zwartendijk chez lui. À quelle heure, Jan ne se le rappellera pas, mais il se souviendra de sa surprise de recevoir un coup de fil si tard. De Decker commence par lui annoncer d'une voix rauque : « Le gouvernement en exil va bientôt vous nommer officiellement consul. C'est une question de jours. »

La reine Wilhelmine est censée signer le décret le 22 juin à Londres. Précédemment, un arrêté royal a mis fin au mandat des deux consuls de Kaunas, MM. R. et H. Tillmanns. Manifestement, le ministère des Affaires étrangères ignorait que Tillmanns père ne gérait plus d'affaires consulaires depuis des années – ce qui est davantage dû à la situation qu'à une négligence des membres du gouvernement : lors de leur fuite de La Haye vers Londres, ils n'ont pu emporter avec eux que les documents les plus essentiels.

Il faudra attendre encore deux semaines pour que De Decker reçoive à Riga la confirmation de la démission. D'ici là, Zwartendijk sera déjà considéré comme « consul par intérim à Kaunas ». Pour être précis, sa fonction est celle d'« aspirant consul » : il s'agit de son premier poste de consul et, selon les règles hiérarchiques des Affaires étrangères, il devrait garder le statut d'aspirant pendant trois ans.